H.L.P.

**L’HUMANITE EN QUESTION**

**Histoire et Violence**

Quatre parcours :

La première guerre mondiale : Blaise Cendrars-Sigmund Freud

Les camps : Varlam Chalamov – Hannah Arendt

Le terrorisme révolutionnaire : Albert Camus – Simone Weil – Hannah Arendt

La guerre d’Espagne : Georges Bernanos – Simone Weil

**HUMANITES LITTERATURE ET PHILOSOPHIE**

**Classe de terminale**

Semestre 2 : L’Humanité en question

**Le second semestre de la classe terminale achève les explorations proposées au cours des deux années du programme d’Humanités, littérature et philosophie. Il aborde, à partir de textes littéraires et philosophiques, les interrogations et les expériences caractéristiques du monde contemporain**.

**Le deuxième chapitre, « Histoire et violence »**, part des grands conflits et traumatismes du XXe siècle, qui ont changé notre vision de l’Humanité et notre compréhension de l’histoire. Il propose d’étudier les diverses formes de la violence et leur représentation dans la littérature, ainsi que les questions philosophiques qui leur sont liées

|  |
| --- |
| *Histoire et violence L’histoire contemporaine a connu des destructions et des massacres sans précédent par leur nature et par leurs dimensions, en particulier mais non exclusivement lors des deux guerres mondiales. Par ailleurs, elle a vu de nombreux peuples soumis jusque-là à diverses formes de domination revendiquer leur dignité et leur indépendance. Jamais sans doute écrivains et philosophes n’auront été autant confrontés à l’histoire et à sa violence, avec la nécessité, selon les uns, d’inventer des formes de langage à la mesure d’épreuves et de situations souvent extrêmes ; et, selon les autres, de soumettre à un nouvel examen critique l’ancienne confiance « humaniste » en un progrès continu de la civilisation. La violence dont toutes les sociétés humaines ont fait l’expérience est-elle irréductible ? Ou bien l’histoire universelle donne-t-elle les signes d’une marche vers des relations pacifiées dans le cadre d’États de droit et d’institutions internationales ? Si la violence précède le droit, quel droit pourra la limiter dans la plus grande mesure et de la manière la plus durable ? Avec les tragédies et les horreurs du XXe siècle, ces questions d’anthropologie, de philosophie de l’histoire et de philosophie politique n’ont fait que gagner en intensité. En outre, qu’appelle-t-on « violence » ? Toutes les violences sont-elles comparables ? Il convient de distinguer entre les types de guerre (par exemple, une guerre de conquête n’est pas une guerre de libération) et entre les régimes politiques (un régime oppressif n’est pas nécessairement une entreprise totalitaire) comme entre les formes de violence sociale (au sein d’une même société, certaines violences quotidiennes et parfois diffuses, peuvent prendre d’autres formes que celle de l’agression physique). Pour dire ou tenter de dire les différentes formes de violence, mais aussi pour les soumettre au jugement, la littérature a ses pouvoirs propres, que ce soit sous la forme du témoignage, avec l’effort d’objectivation qu’il implique, ou dans des œuvres d’engagement et de dénonciation qui prétendent agir sur le cours de l’histoire. Mais la littérature dispose d’un autre pouvoir encore, celui d’exprimer dans l’écriture la réalité de la violence jusque dans sa dimension d’inhumanité*. (BO spécial n°8 du 25 juillet 2019) |

**La première guerre mondiale**

**Blaise Cendrars – Sigmund Freud**

**Blaise Cendrars, *J’ai tué,* 1918**

Ils viennent. De tous les horizons. Jour et nuit. Mille trains déversent des hommes et du matériel. Le soir, nous traversons une ville déserte. Dans cette ville, il y a un grand hôtel moderne, haut et carré. C’est le G.Q.G. Des automobiles à fanion, des caisses d’emballage, une chaise-balançoire de bazar. Des jeunes gens très distingués, en tenue impeccable de chasseur, causent et fument. Un roman jaune sur le trottoir, une cuvette et une bouteille d’eau de Cologne. Derrière l’hôtel, il y a une petite villa enfouie sous les arbres. On n’en voit pas bien la façade. Une tache blanche. La route passe devant la grille, tourne et longe le mur du parc. On marche soudain sur une profonde litière de paille fraiche qui absorbe le bruit trainard des milliers et des milliers de godillots qui viennent. On n’entend que le frôlement des bras balancés en cadence, le cliquetis d’une baïonnette, d’une gourmette ou le heurt mat d’un bidon. Respiration d’un million d’hommes. Pulsation sourde. Involontairement, chacun se redresse et regarde la maison, la petite maison du généralissime. Une lumière filtre entre les volets disjoints, et dans cette lumière passe et repasse une ombre amorphe. C’est LUI. Ayez pitié des insomnies du Grand Chef Responsable qui brandit la table des logarithmes comme une machine à prières. Un calcul de probabilités l’assomme sur place. Silence. Il pleut. Au bout du mur, la paille cesse. L’on tombe et repatauge dans la boue. C’est la nuit noire. Les chants de marche reprennent de plus belle.

*Catherine a les pieds d’cochon Les chevilles mal faites
Les genous cagneux
Le crac moisi
Les seins pourris*

Voici les routes historiques qui montent au front.

*A nous les gonzesses
Qu’ont du poil aux fesses
On les reverra
Quand la classe (bis)
On les reverra
Quand la classe reviendra*.................................
*Soldat, fais ton fourbi
Pas vu, pas pris
Mes vieux roustis !
Encore un bicot d’enculé
Dans la cagna de l’adjudant*.................................
*Père Grognon
Descends ton pantalon
Tiens, voilà du boudin (ter)
Pour les Alsaciens, les Suisses et les Lorrains*.................................
*Pan, pan l’Arbi
Les chacals sont par ici*.................................
*C’était par un soir de printemps
Dans l’extrême-sud une colonne en marche*.................................
*V’là l’bat’ d’Af’ qui passe
Qui passe et repasse
Sauf les Tonkinois
Qui vont s’la tirer dans trois mois*.................................

Les camions ronflent. A gauche, à droite, tout bouge lourdement, pesamment. Tout s’avance par à-coups, par saccades, dans la même direction. Des colonnes, des masses s’ébranlent. Tout le tremblement. Cela sent le cul de cheval enflammé, la motosacoche, le phénol et l’anis. On croirait avoir avalé une gomme tant l’air est lourd, la nuit est irresponsable, les champs empestés. L’haleine du père Pinard empoisonne la nature. Vive l’aramon dans le ventre qui brûle comme une médaille vermeille ! Soudain un avion s’envole dans une grande pétarade. Les nuages l’avalent. La lune roule par derrière. Et les peupliers de la route nationale tournent comme les rayons d’une roue vertigineuse. Les collines dégringolent. La nuit cède sous cette poussée. Le rideau se déchire. Tout pète, craque, tonne, tout à la fois. Embrasement général. Mille éclatements. Des feux, des brasiers, des explosions. C’est l’avalanche des canons. Le roulement. Les barrages. Le pilon. Sur la lueur des départ se profilent éperdus des hommes obliques, l’index d’un écriteau, un cheval fou. Battement d’une paupière. Clin d’œil au magnésium. Instantané́ rapide. Tout disparaît. On a vu la mer phosphorescente des tranchées, et des trous noirs. Nous nous entassons dans les parallèles de départ, fous, creux, hagards, mouillés, éreintés et vannés. Longues heures d’attente. On grelotte sous les obus. Longues heures de pluie. Petit froid. Petit gris. Enfin l’aube en chair de poule. Campagnes dévastées. Herbes gelées. Terres mortes. Cailloux souffreteux. Barbelés crucifères. L’attente s’éternise. Nous sommes sous la voûte des obus. On entend les gros pépères entrer en gare. Il y a les locomotives dans l’air, des trains invisibles, des télescopages, des tamponnements. On compte le coup double des rimailhos. L’ahanement du 240. La grosse caisse du 120 long. La toupie ronflante du 155. Le miaulement fou du 75. Une arche s’ouvre sur nos têtes. Les sons en sortent par couple, mâle et femelle. Grincements. Chuintements. Ululements. Hennissements. Cela tousse, crache, barrit, hurle, crie et se lamente. Chimères d’acier et mastodontes en rut. Bouche apocalyptique, poche ouverte, d’où plongent des mots inarticulés, énormes comme des baleines saoules. Cela s’enchaîne, forme des phrases, prend une signification, redouble d’intensité. Cela se précise. On perçoit un rythme ternaire particulier, une cadence propre, comme un accent humain. A la longue, ce bruit terrifiant ne fait pas plus d’effet que le bruit d’une fontaine. On pense à un jet d’eau, à un jet d’eau cosmique, tant il est régulier, ordonné, continu, mathématique. Musique des sphères. Respiration du monde. Je vois nettement un plein corsage de femme qu’une émotion agite doucement. Cela monte et descend. C’est rond. Puissant. Je songe à La Géante de Baudelaire. Sifflet d’argent. Le colonel s’élance les bras ouverts. C’est l’heure H. On part à l’attaque la cigarette aux lèvres. Aussitôt les mitrailleuses allemandes tictaquent. Les moulins à café tournent. Les balles crépitent. On avance en levant l’épaule gauche, l’omoplate tordue sur le visage, tout le corps désossé pour arriver à se faire un bouclier de soi-même. On a de la fièvre plein les tempes et de l’angoisse partout. On est crispé. Mais on marche quand même, bien aligné et avec calme. Il n’y a plus de chef galonné. On suit instinctivement celui qui a toujours montré le plus de sang-froid, souvent un obscur homme de troupe. Il n’y a plus de bluff. Il y a bien encore quelques braillards qui se font tuer en criant : « Vive la France ! » ou « C’est pour ma femme ! » Généralement, c’est le plus taciturne qui commande et qui est en tête, suivi de quelques hystériques. Voilà le groupe qui stimule les autres. Le fanfaron se fait petit. L’âne brait. Le lâche se cache. Le faible tombe sur les genoux. Le voleur vous abandonne. Il y en a qui escomptent d’avance des porte-monnaie. Le froussard se carapate dans un trou. Il y en a qui font le mort. Et il y a toute la bande des pauvres bougres qui se font bravement tuer sans savoir comment ni pourquoi. Et il en tombe ! Maintenant les grenades éclatent comme dans une eau profonde. On est entouré de flammes et de fumées. Et c’est une peur insensée qui vous culbute dans la tranchée allemande. Après un vague brouhaha, on se reconnaît. On organise la position conquise. Les fusils partent tout seuls. On est tout à coup là, parmi les morts et les blessés. Pas de répit. « En avant ! En avant ! » On ne sait pas d’où vient l’ordre. Et l’on repart en abandonnant le sac. Maintenant on marche dans de l’herbe haute. On voit des canons démolis, des fougasses renversées, des obus semés dans les champs. Des mitrailleuses vous tirent dans le dos. Il y a des Allemands partout. Il faut traverser des feux de barrage. De gros noirs autrichiens qui écrabouillent une section entière. Des membres volent en l’air. Je reçois du sang plein le visage. On entend des cris déchirants. On saute les tranchées abandonnées. On voit des grappes de cadavres, ignobles comme les paquets de chiffonniers ; des trous d’obus, remplis jusqu’au bord comme des poubelles ; des terrines pleines de choses sans nom, du jus, de la viande, des vêtements et de la fiente. Puis dans les coins, derrière les buissons, dans un chemin creux, il y a les morts ridicules, figés comme des momies, qui font leur petit Pompéi. Les avions volent si bas qu’ils vous font baisser la tête. Il y a là-bas un village à enlever. C’est un gros morceau. Le renfort arrive. Le bombardement reprend. Torpilles à ailettes, crapouillots. Une demi-heure, et nous nous élançons. Nous arrivons à vingt-six sur la position. Prestigieux décor de maisons croulantes et de barricades éventrées. Il faut nettoyer ça. Je revendique alors l’honneur de toucher un couteau à cran. On en distribue une dizaine et quelques grosses bombes à la mélinite. Me voici à l’eustache à la main. C’est à ça qu’aboutit toute cette immense machine de guerre. Des femmes crèvent dans les usines. Un peuple d’ouvriers trime à outrance au fond des mines. Des savants, des inventeurs s’ingénient. La merveilleuse activité humaine est prise à tribut. La richesse d’un siècle de travail intensif. L’expérience de plusieurs civilisations. Sur toute la surface de la terre, on ne travaille que pour moi. Les minerais viennent du Chili, les conserves d’Australie, les cuirs d’Afrique. L’Amérique nous envoie des machines-outils, la Chine de la main d’œuvre. Le cheval de la roulante est né dans les pampas de l’Argentine. Je fume un tabac arabe. J’ai dans ma musette du chocolat de Batavia. Des mains d’hommes et des mains de femmes ont fabriqué tout ce que je porte sur moi. Toutes les races, tous les climats, toutes les croyances y ont collaboré. Les plus anciennes traditions et les procédés les plus modernes. On a bouleversé les entrailles du globe et les mœurs ; on a exploité des régions encore vierges et appris un métier inexorable à des êtres inoffensifs. Des pays entiers ont été transformés en un seul jour. L’eau, l’air, le feu, l’électricité́, la radiographie, l’acoustique, la balistique, les mathématiques, la métallurgie, la mode, les arts, les superstitions, la lampe, les voyages, la table, la famille, l’histoire universelle sont cet uniforme que je porte. Des paquebots franchissent les océans. Les sous-marins plongent. Les trains roulent. Des files de camions trépident. Des usines explosent. La foule des grandes villes se rue au ciné et s’arrache les journaux. Au fond des campagnes les paysans sèment et récoltent. Des âmes prient. Des chirurgiens opèrent. Des financiers s’enrichissent. Des marraines écrivent des lettres. Mille millions d’individus m’ont consacré toute leur activité d’un jour, leur force, leur talent, leur science, leur intelligence, leurs habitudes, leurs sentiments, leur cœur. Et voilà qu’aujourd’hui j’ai le couteau à la main. L’Eustache de Bonnot. « Vive l’humanité ! » Je palpe une froide vérité sommée d’une lame tranchante. J’ai raison. Mon jeune passé sportif saura suffire. Me voici les nerfs tendus, les muscles bandés, prêt à bondir dans la réalité. J’ai bravé la torpille, le canon, les mines, le feu, les gaz, les mitrailleuses, toute la machinerie anonyme, démoniaque, systématique, aveugle. Je vais braver l’homme. Mon semblable. Un singe. Œil pour œil, dent pour dent. A nous deux maintenant. A coup de poing, à coups de couteau. Sans merci. Je saute sur mon antagoniste. Je lui porte un coup terrible. La tête est presque décollée. J’ai tué le Boche. J’étais plus vif et plus rapide que lui. Plus direct. J’ai frappé le premier. J’ai le sens de la réalité, moi, poète. J’ai agi. J’ai tué. Comme celui qui veut vivre.

**Sigmund Freud, *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort,* 1915**

Deux faits ont été la cause de notre déception, au cours de cette guerre : le caractère peu moral de la conduite des États envers leurs voisins, alors qu'à l'intérieur chacun d'eux se pose en gardien des normes morales, et la brutalité qui caractérise la conduite des individus et à laquelle on ne se serait pas attendu de la part de ces représentants de la plus haute civilisation humaine.

Commençons par ce dernier fait et essayons d'exprimer en une seule proposition, brève et concise, la conception que nous voulons soumettre à un examen critique. Comment se représente-t-on généralement le processus à la faveur duquel un individu atteint un degré de moralité supérieur ? La première réponse sera celle-ci : l'homme naît noble et bon. Mais c'est une réponse sans valeur, dont nous n'avons pas à nous occuper ici. Une deuxième réponse admettra qu'on se trouve en présence d'une évolution, laquelle consisterait en ce que, sous l'influence de l'éducation et de l'ambiance civilisée, les mauvais penchants disparaissent peu à peu, pour faire place à de bons. Mais, s'il en est ainsi, comment ne pas s'étonner que, malgré l'influence de l'éducation et de l'ambiance civilisée, les mauvais penchants n'en réussissent pas moins à reprendre le dessus et à se manifester avec violence ?

Cette dernière réponse comporte une proposition à laquelle il nous est impossible de souscrire. En réalité, les mauvais penchants ne « disparaissent » pas, ne sont jamais déracinés. Les recherches psychologiques, plus particulièrement l'observation psychanalytique, montrent, au contraire, que la partie la plus intime, la plus profonde de l'homme se compose de penchants de nature élémentaire, ces penchants étant identiques chez tous les hommes et tendant à la satisfaction de certains besoins primitifs. En soi, ces penchants ne sont ni bons ni mauvais. Nous les classons, eux et leurs manifestations, sous ces deux rubriques, d'après les rapports qu'ils affectent avec les besoins et les exigences de la collectivité humaine. Il est admis que tous les penchants reprouvés par la société comme étant mauvais (par exemple, les penchants à l'égoïsme et à la cruauté) font partie de ces penchants primitifs.

Ceux-ci accomplissent une longue évolution, avant d'en venir à se manifester chez l'adulte. Ils subissent des inhibitions, sont orientés vers d'autres buts et d'autres domaines, se fondent les uns avec les autres, changent d'objets, se dirigent en partie contre la personne qui en est le porteur. Certaines formations par lesquelles nous réagissons à tels ou tels autres de ces penchants peuvent facilement faire croire à un changement de nature de ceux-ci, à une transformation de l'égoïsme en altruisme, de la cruauté en pitié. Ce qui favorise cette erreur, c'est le fait que certains de ces penchants se présentent dès le début par couples, en donnant lieu à ce phénomène remarquable, généralement peu connu des profanes, qu'on appelle « ambivalence affective ». Une des manifestations de cette ambivalence, la plus facile à observer et à comprendre, est représentée par la coexistence très fréquente chez la même personne d'un amour intense et d'une haine violente. A cette observation la psychanalyse ajoute que ces deux sentiments opposés se portent en outre fréquemment sur le même objet.

A la lumière de cette brève description, il est facile de définir ce qu'on appelle le caractère d'un homme et de se rendre compte de l'insuffisance de la classification fondée sur les qualificatifs : « bon » et « méchant ». L'homme est rarement tout à fait bon ou tout à fait mauvais : le plus souvent, il est bon sous certains rapports, méchant sous certains autres ; bon dans certaines conditions extérieures, décidément méchant dans certaines autres. L'expérience nous a révélé ce fait intéressant que la préexistence, à l'âge infantile, de penchants fortement « méchants » constitue dans beaucoup de cas une condition de l'orientation vers le bien, lorsque l'individu a atteint l’âge adulte. Les enfants les plus égoïstes peuvent devenir des citoyens charitables au plus haut degré et capables des plus grands sacrifices ; la plupart des apôtres de la pitié, des philanthropes, des protecteurs d'animaux ont fait preuve, dans l'enfance, de penchants sadiques et se sont distingués par leur cruauté envers les animaux.

La transformation des « mauvais » penchants est l'œuvre de deux facteurs agissant dans la même direction et dont l'un est intérieur, l'autre extérieur. En ce qui concerne le facteur interne, il se manifeste par l'influence qu'exercent sur les mauvais penchants (disons, si l'on préfère, sur les penchants égoïstes) l'érotisme, le besoin d'amour, au sens large du mot, qu'éprouve l'homme. Par l'adjonction d'éléments érotiques*,* lespenchants égoïstes se transforment en penchants sociaux. On ne tarde pas à constater qu'être aimé est un avantage auquel on peut et doit en sacrifier beaucoup d'autres. Quant au facteur externe, il consiste dans la pression exercée par l'éducation qui se fait le porte-parole des exigences de l'ambiance civilisée et dont l'influence est ensuite remplacée par l'action directe de cette ambiance même. La civilisation n'a pu naître et se développer que grâce à la renonciation à la satisfaction de certains besoins, et elle exige que tous ceux qui, dans la suite des générations, veulent profiter des avantages que comporte la vie civilisée, renoncent à leur tour à la satisfaction de certains instincts. Une transformation incessante de la pression extérieure en pression intérieure a lieu au cours de la vie individuelle. Grâce à l'influence continue du milieu civilisé, des penchants égoïstes de plus en plus nombreux se transforment en penchants sociaux, par suite de l'adjonction d'éléments érotiques. Nous pouvons enfin admettre que toute pression interne dont l'action se manifeste au cours de l'évolution humaine n'a été primitivement, c'est-à-dire au début de l'histoire humaine, qu'une pression externe. Les hommes qui naissent de nos jours apportent avec eux au monde une certaine disposition à transformer les penchants égoïstes en penchants sociaux, disposition faisant partie de l'organisation qu'ils ont héritée et qui opère cette transformation en réponse à des impulsions souvent très légères. Mais d'autres penchants subissent la transformation, non plus en vertu d'une disposition héréditaires, mais sous la pression de facteurs extérieurs. C'est ainsi que tout individu subit non seulement l'influence de son ambiance civilisée actuelle, mais aussi celle des milieux dans lesquels avaient vécu ses ancêtres.

En désignant sous le nom d'aptitude à la vie civilisée la faculté que possède l'homme de transformer ses penchants égoïstes sous l'influence de facteurs érotiques, nous pouvons dire que cette aptitude se compose de deux parties, dont l'une est innée, tandis que l'autre a été acquise au cours de la vie ; et que les rapports existant entre ces deux parties, ainsi qu'entre chacune d'elles et les penchants qui n'ont pas subi la transformation érotico-sociale, sont très variables.

Nous avons une tendance à attribuer une valeur exagérée à ce qu'il y a d'inné dans le penchant à la vie civilisée et, d'une façon générale, à surestimer ce penchant, qu'il s'agisse de ses éléments innés ou acquis, par rapport à ce qui, de notre vie instinctive, est demeuré primitif. Autrement dit, nous avons une tendance à juger l'homme « meilleur » qu'il n'est en réalité. Il existe cependant encore une autre cause qui trouble notre jugement et nous pousse à conclure dans un sens trop favorable.

Les impulsions instinctives des autres hommes échappent naturellement à notre perception. Nous les inférons d'après leurs actes et leur manière de se comporter que nous rattachons à des mobiles ayant leur source dans la vie instinctive. Mais dans un grand nombre de cas la conclusion ainsi obtenue est erronée. Les mêmes actions, « bonnes » lorsqu'on les envisage sous l'angle de la vie civilisée, peuvent, dans certains cas, être dictées par des motifs « nobles », dans d'autres non. Les théoriciens de la morale n'appellent « bonnes » que les actions qui sont l'expression de bons penchants, et refusent ce qualificatif aux actions qui ne remplissent pas cette condition. Mais la société, qui ne se laisse guider que par des considérations pratiques, ne se soucie nulle- ment de cette distinction ; elle se contente de constater que l'homme conforme sa conduite et ses actes aux exigences de la vie civilisée, sans se préoccuper de leurs mobiles.

Nous avons dit que la pression extérieure que l'éducation et l'ambiance exercent sur l'homme a pour effet de contribuer à l'orientation de la vie instinctive vers le bien, de favoriser le passage de l'égoïsme à l'altruisme. Mais il s'agit là d'un effet qui ne se produit ni nécessairement ni dans tous les cas. L'éducation et l'ambiance ne se contentent pas, et n'ont pas toujours l'occasion, de distribuer des primes à l'amour ; elles sont obligées de recourir à d'autres moyens d'encouragement : à la récompense et au châtiment. Aussi arrive- t-il souvent que ceux sur lesquels s'exerce leur influence se comportent d'une façon socialement bonne et louable, sans que leur vie instinctive se soit affinée, sans que leurs penchants égoïstes aient subi une véritable transformation en penchants sociaux. En gros, le résultat sera le même ; et c'est seulement dans certaines circonstances particulières qu'il apparaît que tel individu agit toujours bien, parce qu'il y est vraiment poussé par ses instincts, tandis que tel autre ne se comporte d'une manière socialement bonne qu'aussi longtemps et pour autant que cela s'accorde avec ses fins égoïstes. Mais une connaissance superficielle de l'individu ne nous fournit aucun moyen de distinguer entre ces deux cas, et notre optimisme nous poussera toujours à exagérer le nombre de ceux dont les penchants ont subi une transformation sociale.

Nos sociétés civilisées, qui exigent une bonne conduite, sans se soucier des penchants qui sont à leur base, a ainsi habitué un grand nombre d'hommes à obéir, à se conformer aux conditions de la vie civilisée, sans que leur nature participe à cette obéissance. Encouragées par ce succès, elles ont poussé les exigences morales aussi loin que possible, ce qui a eu pour effet de creuser un fossé encore plus profond entre la conduite imposée aux individus et leurs dispositions instinctives. Celles-ci subissaient une répression de plus en plus grande, et la tension qui en résultait se manifestait par des phénomènes de réaction et de compensation des plus bizarres. Dans le domaine de la sexua- lité, où la répression est le moins facile à obtenir, nous assistons aux phénomènes de réaction présentés par les malades névrotiques. Dans les autres domaines, la pression exercée par la vie civilisée, sans se manifester par des phénomènes pathologiques proprement dits, aboutit à des déformations du caractère, les instincts inhibés étant toujours prêts à profiter de la moindre occasion pour s'assurer une satisfaction. Celui qui est ainsi obligé de réagir constamment en se conformant à des règles et prescriptions, sans attache aucune avec ses penchants intimes, celui-là vit, psychologiquement parlant, au-dessus de ses moyens et peut, si on se place au point de vue objectif, être considéré comme un hypocrite, alors même qu'il n'a aucune conscience de cette hypocrisie. Il est incontestable que notre civilisation actuelle favorise dans une mesure extraordinaire ce genre d'hypocrisie. On peut dire, sans exagération, qu'elle repose sur cette hypocrisie et qu'elle subirait de profonds changements, si les hommes s'avisaient de commencer à vivre selon la vérité́ psychologique. Il existe donc infiniment plus d'hommes qui acceptent la civilisation en hypocrites que d'hommes vraiment et réellement civilisés, et il est même permis de se demander si un certain degré d'hypocrisie n'est pas nécessaire au maintien et à la conservation de la civilisation étant donné le petit nombre d'hommes chez 1esquels le penchant à la vie civilisée est devenu une propriété organique. D'autre part, le maintien de la civilisation, même sur une base aussi fragile, offre la possibilité d'obtenir dans chaque nouvelle génération une nouvelle transformation des penchants, condition d'une civilisation meilleure.

Les considérations qui précèdent nous apportent déjà une première consolation, en nous montrant que la tristesse et la douloureuse déception que nous avons éprouvées à la vue des actes, si peu conformes à notre idée de la vie civilisée, dont se sont rendus coupables nos concitoyens du monde, n'étaient pas justifiées. En réalité, nos concitoyens du monde ne sont pas tombés aussi bas que nous l'avions cru, pour la simple raison qu'ils n'étaient pas à un niveau aussi élevé que nous nous l'étions imaginé. Ayant laissé tomber, les uns à l'égard des autres, les restrictions morales, les grands individus humains, peuples et États, ont cru pouvoir se soustraire momentanément aux obligations découlant de la vie civilisée et donner libre cours à leurs penchants refoulés, avides de satisfaction. Il est à supposer que la moralité relative, en vigueur dans les limites de chaque État et au sein de chaque peuple, n'en a pas souffert outre mesure.

Mais nous pouvons nous faire une idée encore plus profonde du changement que la guerre a produit dans la manière d'être et d'agir de nos anciens compatriotes du monde, et ce nous sera un avertissement de plus de nous garder d'être injustes envers eux. Les évolutions psychiques présentent une particularité qu'on ne retrouve dans aucun autre processus d'évolution ou de développement. Lorsqu'un village se transforme en ville ou que l'enfant de- vient homme, le village et l'enfant sont totalement absorbés, jusqu'à disparaître, dans la ville et dans l'homme. C'est seulement par un effort de mémoire qu'on peut retrouver des traits anciens dans la formation nouvelle ; en réalité, les matériaux anciens et les formes anciennes ont disparu, pour faire place à des matériaux nouveaux et à des formes nouvelles. Il en est tout autrement de l'évolution psychique. Il y a là une situation à nulle autre pareille et qu'on ne peut décrire autrement qu'en disant que toute phase de développement antécédente subsiste et se conserve à côté de celle à laquelle elle a donné naissance. La succession comporte en même temps une coexistence, bien que les matériaux ayant servi à toute la suite des modifications soient les mêmes. L'état psychique antécédent peut rester pendant des années sans se manifester extérieurement ; mais, nous le répétons, il n'en subsiste pas moins, tant et si bien qu'il est susceptible, à un moment donné, de devenir la forme d'expression des forces psychiques, voire la forme unique, comme si toutes les phases ultérieures n'existaient pas, avaient disparu. Cette plasticité extraordinaire des possibilités d'évolution psychique ne peut cependant pas se manifester dans toutes les directions ; on peut la désigner comme représentant une aptitude extraordinaire à la répression, car il arrive souvent qu'une phase d'évolution ultérieure et supérieure, une fois délaissée, ne peut plus être rejointe. Les états primitifs, au contraire, restent toujours susceptibles de reproduction et d'évocation ; ce qu'il y a de primitif dans notre vie psychique est, au sens littéral du mot, impérissable.

**Ernst Jünger**

***Le combat comme expérience intérieure*, chapitre 2 : *Horreur***

En ce ne sont pas tant les faits que précisément l’incertitude, l’indescriptible, les sourds pressentiments dont le feu jaillit parfois au grand jour comme la fumée d’un incendie qui couvait au creux d’un navire. Peut-être tout cela n’est-il qu’élucubration. Et pourtant, c’était tellement palpable, pesant sur les sens d’un tel plomb, lorsqu’une troupe abandonnée sous la voûte de la nuit patrouillait en terre inconnue, dans le fracas des masses de métal qui s’écrasaient lointaines et proches. Si tout à coup, au beau milieu d’elle, un jet de feu s’arrachait à la terre, on entendait jaillir dans l’infini le cri d’une bouleversante prise de conscience. Peut-être ces cerveaux avaient-ils vu, dans l’ultime feu, le sombre rideau de l’horreur s’envoler subitement en bruissant : mais ce qui restait tapi derrière, la bouche pétrifiée ne pouvait plus en donner message.

***Orages d’acier*, préface de 1924**

À cette occasion, j’observai que brûlait encore dans ces lignes le souffle chaud de la bataille, une sauvagerie originelle dont l’impact était plus fort et plus direct que celui d’un compte-rendu stylisé. Entre ces feuillets et ce livre, il y a toute la distance qui sépare l’action de la littérature.

« Sus ! Pas de pardon. Courage. Des galeries, on tire, grenades à main dedans. Hurlements. Par-dessus le remblai. En attrape un au collet. Haut les mains ! Par bonds, derrière le rouleau de feu. Estafette une balle dans la tête. Assaut au nid des mitrailleuses. Homme derrière moi tombe. Je tire dans l’œil du servant. Grenades à main. Dedans ! Seul, éraflure. Eau, chocolat. Plus loin. Quelques-uns tombent. Deux hommes reviennent en courant, blessure à la tête, blessure au ventre. Suis furieux. Des Anglais s’enfuient de leurs baraques, l’un d’eux tombe. Blocage, commande, l’assaut contre la lisière du village de Vraucourt. Coup au but, pertes, en avant ! »

C’est le style le plus conforme aux faits, un rythme simple, sans scrupules ni fioritures, comme tout ce qu’engendre la bataille. Dans un avenir proche, cette cristallisation immédiate et grossière du vécu risquait d’apparaître aussi énigmatique au lecteur que le squelette d’un animal appartenant à une espèce disparue. Il était donc nécessaire de le revêtir de chair, de développer la description de pulsions qui trouvaient l’occasion de se décharger dans l’action, et celle du contrecoup interne que cette décharge provoquait chez le combattant.

**Les camps**

**Varlam Chalamov – Hannah Arendt**

**Varlam Chalamov, *Tâche individuelle,* 1955**

*Les Récits de la Kolyma, Verdier*

Un soir, alors que le surveillant enroulait son décamètre, il déclara que le lendemain Dougaïev aurait une tâche individuelle. Le chef de brigade, qui se tenait à ses côtés, venu justement demander de lui faire grâce d’« une dizaine de mètres cubes jusqu’au surlendemain », se tut brusquement et porta son regard sur l’étoile du soir qui venait d’apparaître derrière le sommet des monts. Baranov, le coéquipier de Dougaïev, qui aidait le surveillant à mesurer le travail accompli, empoigna sa pelle et se mit à déblayer le front de taille pourtant bien net, depuis un bon moment.

Dougaïev avait vingt-trois ans et tout ce qu’il voyait et entendait ici lui causait plus d’étonnement que de peur.

L’équipe se rassembla pour l’appel, rendit ses outils et regagna la baraque en formation désordonnée, comme toujours. La rude journée était finie. À la cantine, Dougaïev but debout, à même la gamelle, une portion de soupe de céréales aqueuse et froide. On distribuait le pain de la journée dès le matin et il l’avait mangé depuis longtemps. Il avait envie de fumer. Il regarda autour de lui cherchant à qui demander un mégot. Baranov, qui avait retourné sa blague à tabac sur l’appui de la fenêtre, était en train de recueillir des miettes de gros gris dans un morceau de papier. Il les rassembla soigneusement, roula une cigarette très fine et la tendit à Dougaïev :

— Tiens, mais tu m’en laisses.

Dougaïev fut étonné : Baranov et lui n’étaient pas des amis. D’ailleurs, aucune amitié ne peut se nouer dans la faim, le froid et le manque de sommeil et, malgré sa jeunesse, Dougaïev comprenait parfaitement à quel point était faux l’adage selon lequel c’est dans le malheur et dans la peine qu’on éprouve les amitiés. Pour que l’amitié soit de l’amitié, il faut qu’elle ait fait ses preuves avant que les conditions de vie n’en soient arrivées à la limite extrême au-delà de laquelle il n’y a plus rien d’humain dans l’homme, et qu’il ne reste que la méfiance, la rage et le mensonge. Dougaïev se rappelait parfaitement le dicton du Nord, les trois commandements des prisonniers : « Ne crois rien, ne crains rien, ne demande rien. »

Dougaïev aspira goulûment la fumée douceâtre du gros gris et il sentit la tête lui tourner.

— Je suis au bout du rouleau, dit-il.

Baranov ne dit rien.

Dougaïev regagna la baraque, s’allongea et ferma les yeux. Ces derniers temps, il dormait mal : la faim l’empêchait de bien dormir. Il avait des rêves particulièrement torturants : il voyait des miches de pain, des soupes grasses et fumantes… Le sommeil mettait longtemps à venir, et malgré cela, ce jour-là, il ouvrit les yeux une demi-heure avant le lever.

L’équipe arriva sur son lieu de travail. Chacun gagna son front de taille.

— Toi, attends, dit le chef de brigade à Dougaïev. Le surveillant va s’occuper de toi.

Dougaïev s’assit à même la terre. Il était déjà fatigué au point d’accueillir avec une indifférence totale tout ce que le sort lui réservait.

On entendit gronder les premières brouettes sur le chemin de roulage, les premières pelles grincer sur le roc.

— Viens ici, dit le surveillant à Dougaïev. Voilà ta place.

Il mesura le volume du front de taille et plaça un repère : un morceau de quartz.

— Jusqu’ici, dit-il. Le responsable des chemins de roulage va installer une planche pour toi jusqu’au chemin principal. Roule au même endroit que les autres. Voilà une pelle, un pic, un levier, une brouette. Roule.

Dougaïev se mit docilement au travail.

C’est bien mieux, pensa-t-il. Pas de camarades pour rouspéter parce qu’il travaillait mal. Les anciens paysans ne sont pas obligés de comprendre ni de savoir que Dougaïev est un novice, qu’il est entré à l’Université tout de suite après l’école et qu’il est passé directement des bancs de la faculté à ce front de taille. Chacun pour soi. Ils ne sont pas obligés, pas tenus de comprendre qu’il y a longtemps qu’il est épuisé, affamé, et qu’il ne sait pas voler : savoir voler, c’est la plus grande vertu du Nord, en commençant par le pain du voisin et jusqu’aux milliers de roubles de prime que les gradés touchent pour des résultats nuls et inexistants. Ce n’est l’affaire de personne si Dougaïev est incapable de supporter une journée de travail de seize heures.

Dougaïev ne fit que rouler, piocher, verser et rouler, piocher, verser.

Après la pause de midi, le surveillant vint voir le travail accompli par Dougaïev et s’en fut sans un mot… Dougaïev piocha et versa encore. Il était encore très loin du repère en quartz.

Le surveillant revint le soir. Il déroula son décamètre et mesura ce qu’avait fait Dougaïev.

— Vingt-cinq pour cent ! dit-il, et il regarda Dougaïev. Vingt-cinq pour cent, tu entends ?

— J’entends, répondit Dougaïev. »

Ce chiffre l’étonnait. Le travail était si pénible, la pelle accrochait si peu de roche, il était tellement dur de piocher. Le chiffre de vingt-cinq pour cent de la norme lui parut très élevé. Ses mollets étaient douloureux, il avait affreusement mal aux bras, aux épaules et à la tête pour avoir poussé la brouette. Il avait perdu depuis longtemps la sensation de faim. Dougaïev mangeait parce qu’il voyait manger les autres ; quelque chose lui soufflait « il faut manger ». Mais il n’en avait pas envie.

— Bon, porte-toi bien, dit le surveillant en partant.

Le soir, Dougaïev fut convoqué chez le juge d’instruction. Il répondit à quatre questions : « nom, prénom, article, peine » – quatre questions qu’on pose trente fois par jour aux prisonniers. Puis il alla se coucher. Le lendemain, il travailla de nouveau dans l’équipe avec Baranov et, au cours de la nuit qui suivit, les soldats le firent passer derrière l’écurie : ils l’emmenèrent dans la forêt par un petit sentier, là où il y avait une grande palissade surmontée de fil de fer barbelé qui coupait presque entièrement une petite gorge et d’où l’on entendait parfois la nuit le grondement lointain des tracteurs. Et quand il comprit de quoi il s’agissait, Dougaïev regretta d’avoir travaillé, d’avoir souffert en vain ce jour, ce dernier jour.

**Varlam Chalamov, *Maxime*, 1965**

*Les Récits de la Kolyma, Verdier*

*À Nadejda Iakovlevna Mandelstam*

Des hommes surgissaient du néant, l’un après l’autre. Un inconnu s’allongeait près de moi sur le châlit, il s’affalait la nuit contre mon épaule osseuse et me donnait sa chaleur – quelques gouttes de chaleur – recevant la mienne en échange. Il y avait des nuits où aucune chaleur ne sourdait à travers le caban et le blouson matelassé déchirés, et au matin je considérais mon voisin comme mort, à peine étonné que le mort fût vivant, qu’il se levât pour l’appel, s’habillât et exécutât docilement les ordres. J’avais peu de chaleur. Peu de chair sur les os. Cette chair ne suffisait que pour la colère, l’ultime sentiment humain. Ce n’est pas l’indifférence, mais la colère qui demeure en dernier, elle est le sentiment le plus proche des os. Surgi du néant, l’homme disparaissait dans la journée – il y avait beaucoup de secteurs à la prospection de charbon –, et pour toujours. Je ne connaissais pas les gens qui dormaient près de moi. Je ne leur demandais rien, et ce n’était pas pour me conformer au proverbe arabe : « Ne demande rien et on ne te mentira pas. » Il m’était bien égal qu’on me mente ou non, j’étais en dehors de la vérité et du mensonge. Les truands ont un rude proverbe à ce sujet, un proverbe plein d’un mépris profond à l’égard du questionneur : « Si tu n’y crois pas, prends ça pour un bobard. » Je ne posais pas de questions et n’entendais pas de bobards.

Qu’avais-je pu garder jusqu’au bout ? La rage. Et, tout en cultivant cette rage, j’escomptais mourir. Toutefois la mort, si proche récemment encore, commença à reculer pas à pas. Elle ne fut pas remplacée par la vie, mais par un état de semi-conscience que l’on ne peut nommer et auquel on ne saurait donner le nom de vie. Chaque journée, chaque lever de soleil était gros d’une menace : celle d’une nouvelle secousse mortelle. Or celle-ci ne venait toujours pas. Employé comme bouilleur, le plus facile de tous les travaux, encore plus facile que celui de gardien, je n’arrivais pas à couper les bûches pour le « titan », pour la bouilloire de marque Titan. On aurait pu me renvoyer, mais où ? Nous étions loin dans la taïga, notre campement – notre mission, comme on disait à la Kolyma – ressemblait à une île perdue dans l’univers de la taïga. Je me traînais à grand-peine, la distance de deux cents mètres qui séparait la tente de mon lieu de travail me semblait infinie et je m’asseyais plusieurs fois en chemin pour me reposer. Je me rappelle encore le moindre creux, la moindre bosse, la moindre ornière de ce sentier mortel, et le petit ruisseau devant lequel je m’allongeais à plat ventre pour en laper la bonne eau froide, revigorante. La scie passe-partout, que je portais tantôt sur l’épaule, tantôt en la traînant par une poignée, était un fardeau d’un poids incroyable, me semblait-il.

Je n’arrivais jamais à faire chauffer l’eau à temps, à faire bouillir le « titan » pour l’heure du déjeuner.

Cependant aucun des travailleurs, des libérés – tous étaient d’anciens détenus –, n’y prêtait attention. La Kolyma nous avait appris à distinguer l’eau potable uniquement à sa température chaude ou froide, peu importait qu’elle ait ou non bouilli.

Nous nous moquions du saut dialectique qui transforme la quantité en qualité. Nous n’étions pas des philosophes. Nous étions des travailleurs de force et notre eau chaude potable était dépourvue des qualités requises pour ledit saut.

Je mangeais avec indifférence, m’efforçant d’avaler tout ce qui me tombait sous la main : morceaux, lambeaux de nourriture et baies de l’année précédente. Soupe de la veille ou de l’avant-veille venant du chaudron des « libres ». Allons donc ! Il ne restait pas de soupe de la veille chez nos libérés.

Dans notre tente, il y avait deux fusils : des fusils de chasse. Les perdrix ne craignaient pas l’homme et, au début, on pouvait abattre les oiseaux depuis le seuil de la tente. On cuisait le gibier sous la cendre ou bien on le rôtissait après l’avoir soigneusement vidé. On gardait les plumes-duvet pour en faire des oreillers : c’était une forme de commerce, d’argent assuré, d’appoint pour les maîtres libres des fusils et des oiseaux de la taïga. Les perdrix plumées et vidées étaient cuites dans des boîtes de conserve de trois litres suspendues au-dessus du feu. Je ne trouvais jamais de restes de ces oiseaux mystérieux. Les estomacs affamés des libres broyaient et pulvérisaient tous les os sans laisser de restes. C’était encore un des prodiges de la taïga.

Je ne goûtai jamais à un morceau de ces perdrix. Moi, j’avais les baies, les racines des herbes et la ration. Et je ne mourais pas. Je me mis à regarder avec de plus en plus d’indifférence et sans animosité aucune le soleil rouge glacial et les montagnes dénudées où tout – les rochers, les courbes du ruisseau, les mélèzes et les peupliers –, tout était rude et hostile. Le soir, un brouillard froid montait de la rivière : je n’avais jamais chaud, à aucun moment de la journée ou de la nuit dans la taïga.

Gelés, mes doigts des mains et des pieds me faisaient mal, me tourmentaient. La peau rose vif des doigts restait toujours aussi rose et fragile. J’avais toujours les doigts enveloppés dans des chiffons sales pour les protéger au moins contre une nouvelle plaie, contre la douleur, jamais contre l’infection. Du pus suintait de mes gros orteils, la suppuration ne s’arrêtait jamais.

J’étais réveillé par un coup de marteau sur un rail. La fin du travail était indiquée de la même façon. Après avoir mangé, je me couchais immédiatement sur le châlit sans me déshabiller, bien entendu. Et je m’endormais. La tente sous laquelle je vivais et dormais, je la voyais comme dans un brouillard : des gens bougeaient quelque part, j’entendais des jurons, des bagarres éclataient, puis le silence revenait avant l’affrontement final. Les bagarres se calmaient rapidement et s’arrêtaient d’elles-mêmes : personne ne retenait ni ne séparait personne, les moteurs de la bagarre calaient, et s’instaurait le calme glacé de la nuit avec son ciel haut et blême qui apparaissait par les déchirures du plafond de toile au milieu des ronflements, des râles, des gémissements, des toux et des jurons que les dormeurs proféraient dans leur sommeil.

Une nuit, donc, je sentis que je percevais les gémissements et les râles. Ce fut une sensation brutale comme une illumination et cela ne me réjouit guère. Plus tard, quand je me rappelai cet instant d’étonnement, je compris que mon besoin de sommeil, de néant, d’inconscience s’était fait moindre : j’avais dormi mon soûl, comme disait Moïsseï Moïssevitch Kouznetsov, notre forgeron, le plus sage d’entre les sages.

Une douleur persistante s’empara de mes muscles. Quels muscles pouvais-je bien avoir à l’époque, je l’ignore ! Mais la douleur était là et elle me mettait en rage, car elle m’empêchait de m’abstraire de mon corps. Et puis je vis surgir en moi autre chose que la colère ou la rage. C’était l’indifférence, l’absence de peur. Je compris que tout m’était indifférent : être frappé ou pas, avoir ou non mon déjeuner, ma ration de pain. Et bien qu’on ne nous battît pas aux fouilles de prospection, à cette mission sans escorte – on ne tabassait qu’aux gisements –, je me souvenais des coups et mesurais mon courage à l’aune des gisements d’or. Cette indifférence, cette absence de peur jetèrent un pont fragile qui m’éloigna de la mort. La conscience qu’ici on n’allait pas me battre, car ici on ne battait pas, cette prise de conscience engendra de nouvelles forces et de nouveaux sentiments.

Après l’indifférence vint la peur, une petite peur : la crainte d’être privé de cette vie salvatrice, de ce travail salvateur de bouilleur, du ciel haut et froid et de la douleur persistante de mes muscles épuisés. Je compris que j’avais peur de partir d’ici et de retourner aux gisements d’or. J’avais peur, et voilà tout. De ma vie, je n’avais lâché la proie pour l’ombre. Jour après jour, de la chair repoussait sur mes os. L’envie, tel est le sentiment qui me revint ensuite. Je me mis à envier mes camarades morts, ceux qui avaient péri en 1938. Je jalousai aussi mes voisins vivants en train de manger, de fumer. Mais je n’enviai jamais les gradés, ni le chef de travaux ni le chef de brigade : c’était un autre univers.

L’amour ne me revint pas. Ah, que l’amour est loin de l’envie, de la peur et de la colère ! Comme il n’est pas nécessaire à l’homme ! L’amour survient quand tous les sentiments humains sont déjà revenus. Il survient, il revient en dernier – d’ailleurs, revient-il vraiment ? Mais il n’y avait pas que l’indifférence, l’envie et la peur pour témoigner de mon retour à la vie. La pitié à l’égard des animaux me revint avant la pitié à l’égard de l’homme.

Comme j’étais le plus faible dans cet univers de fouilles et de tranchées de prospection, je travaillais avec le topographe : je traînais derrière lui sa mire et son théodolite. Parfois, pour aller plus vite, le topographe mettait les courroies du théodolite sur son dos, et il ne me restait plus qu’à porter la mire très légère, décorée de chiffres. Le topographe était un détenu. Pour se donner du courage – il y avait beaucoup de fugitifs, l’été, dans la taïga –, il avait un fusil de chasse qu’il avait obtenu des autorités. Mais le fusil ne faisait que nous gêner. Et pas uniquement parce qu’il était superflu dans notre difficile progression. Un jour que nous nous reposions dans une clairière, le topographe, jouant avec son fusil, mit en joue un bouvreuil à gorge rouge venu voir le danger de plus près pour le prévenir. Et sacrifier sa vie, si nécessaire. Sa femelle devait couver quelque part : il n’y avait pas d’autre explication à sa témérité. Le topographe épaula son fusil, j’en détournai le canon.

— Laisse ton fusil.

— Qu’est-ce qui te prend ? Tu es devenu fou ?

— Laisse cet oiseau tranquille, voilà tout.

— Je le dirai au chef.

— Allez au diable, toi et ton chef !

Le topographe ne voulut pas faire d’histoires et ne dit rien au chef. Je compris que quelque chose d’essentiel m’était revenu.

Je n’avais vu ni livres ni journaux depuis de longues années. Je ne les regrettais plus depuis longtemps. Mes cinquante camarades de tente, de cette tente en toile déchirée, ressentaient tous la même chose : on n’avait jamais vu ni livre ni journal dans notre baraque. Les autorités supérieures, le chef de travaux, le chef de la prospection et le chef de brigade n’avaient pas de livres quand ils venaient dans notre pauvre univers.

Mon langage, le langage grossier des gisements, était pauvre, aussi pauvre que les sentiments qui subsistent encore près des os. « Lever, départ au travail, déjeuner, fin du travail, coucher, citoyen chef, permettez-moi de vous demander, la pelle, la fouille, à vos ordres, le foret, le pic, il fait froid dehors, il pleut, la soupe est froide, la soupe est chaude, le pain, la ration, laisse-moi ton mégot » : je me contentais d’une vingtaine de mots depuis bien des années. La moitié en était des jurons. J’avais entendu une anecdote dans ma jeunesse ou mon enfance : un Russe qui n’utilisait qu’un mot avec différentes intonations pour raconter un voyage à l’étranger. La richesse des jurons russes, leur inépuisable grossièreté ne me furent pas révélées dans mon enfance ni dans ma jeunesse. L’anecdote du juron était, en ces lieux, digne d’un enfant de chœur. Mais je ne recherchais pas d’autres mots. Je ne savais même plus s’il en existait. J’étais incapable de répondre à cette question.

Je fus épouvanté, abasourdi quand dans mon cerveau, oui, là, je m’en souviens parfaitement, sous l’os pariétal droit, naquit un mot qui ne convenait pas du tout à la taïga, un mot que je ne compris pas moi-même, sans parler de mes camarades. Je criai ce mot :

— Maxime ! maxime !

J’éclatai de rire.

— Maxime ! criai-je directement au ciel du Nord, envahi par une double aurore, sans comprendre encore le sens de ce mot qui avait jailli en moi.

Et s’il m’était revenu, tant mieux ! Je débordais d’une joie immense.

— Maxime !

— En voilà un cinglé !

— Ça, pour être cinglé, il l’est ! Tu parles l’étranger ou quoi ? me demanda, sarcastique, l’ingénieur minier Vronski, le fameux Vronski, celui des trois brins de tabac.

— Vronski, donne-moi de quoi fumer.

— Non. Je n’ai pas de tabac.

— Trois brins seulement.

— Trois brins ? D’accord.

Et un ongle sale retirait trois brins de tabac d’une blague remplie de gros gris.

« L’étranger ? » : la question transportait mon destin dans l’univers des provocations et des dénonciations, des enquêtes-instructions et des prolongations de peine. »

Mais je me moquais bien de la question provocatrice de Vronski. Ma découverte était immense.

Le sentiment de colère est le dernier sentiment avec lequel l’homme sombre dans le néant, dans le monde inanimé. Mais est-ce un monde mort ? Même les pierres ne me semblaient pas mortes, sans parler de l’herbe, des arbres ou de la rivière. La rivière est non seulement l’incarnation et le symbole de la vie, elle est la vie même. Son mouvement incessant, son murmure, sa nature qui oblige l’eau à courir en descendant le courant, en affrontant le vent contraire, en se frayant un chemin à travers les rochers, en coupant les steppes et les prés… La rivière qui change de lit quand il est desséché et mis à nu par le soleil, qui se faufile entre les rochers, petit filet d’eau à peine visible qui accomplit son éternelle tâche, petit ruisseau qui a perdu sa foi en l’aide du ciel, en la pluie salvatrice… Et, au premier orage, à la première averse, la rivière modifie ses berges, casse les rochers, déracine les arbres et dévale rageusement l’éternel chemin qui est le sien…

Maxime ! Je n’avais pas confiance en moi ; j’avais peur en m’endormant que ce mot revenu ne disparût pendant la nuit. Or le mot ne disparaissait pas.

Maxime ! Qu’on rebaptise de ce nom la rivière au bord de laquelle se dressait notre campement, notre mission Rio-Rita ! Qu’est-ce que « Rio-Rita » avait de mieux que « maxime » ? Le mauvais goût du cartographe maître de la Terre avait introduit Rio-Rita sur les cartes de l’univers. Et on ne pouvait plus changer.

Maxime ! Il y avait quelque chose de romain, de dur, de latin dans ce mot. La Rome antique, pour mon enfance, c’était l’histoire d’une lutte politique, d’une lutte d’hommes, alors que la Grèce antique était le royaume des arts. Pourtant, la Grèce antique avait aussi des hommes politiques et des assassins, de même que Rome comptait nombre de créateurs. Mais mon enfance avait radicalisé, fixé, rétréci et divisé ces deux univers tellement différents. Maxime était un mot romain.

Je passai une semaine sans comprendre ce que ce mot voulait dire. Je le murmurais sans cesse, pour le plus grand effroi et la plus grande joie tout à la fois de mes camarades. Je voulais la solution de l’énigme, des explications, une traduction… Au bout d’une semaine, je compris. Et j’en tremblai d’effroi et de joie. D’effroi, parce que j’avais peur de retrouver ce monde auquel tout retour m’était interdit. De joie, parce que je voyais la vie me revenir sans que ma volonté eût à intervenir.

Il me fallut bien des jours pour apprendre à rappeler du fin fond de ma mémoire des mots nouveaux, encore et toujours, les uns après les autres. Chaque mot me revenait à grand-peine, chaque mot surgissait à l’improviste et seul. Les pensées et les mots ne me revenaient pas comme un fleuve. Chacun s’en revenait solitaire, sans l’escorte d’autres mots connus, et commençait par surgir sur la langue avant d’arriver au cerveau.

Et puis, ce fut le jour où tous, les cinquante travailleurs, nous abandonnâmes le travail et courûmes au campement, à la rivière en sautant hors des fouilles, des tranchées ou en laissant des arbres à moitié sciés ou la soupe à moitié cuite dans le chaudron. Tous couraient plus vite que moi, mais j’arrivai quand même à temps en clopinant et en m’aidant des mains pour dévaler la montagne.

Un chef venait d’arriver de Magadane. La journée était belle : chaude et sèche. Sur l’énorme souche de mélèze qui se trouvait à l’entrée de la tente, un phonographe trônait. Le phonographe jouait une musique symphonique qui couvrait le chuintement de l’aiguille.

Et tout le monde se pressait tout autour : les assassins et les voleurs de chevaux, les truands et les caves, les chefs de brigade et les travailleurs. Notre chef était là, lui aussi. À voir son visage, on eût pu croire que c’était lui qui avait écrit cette musique pour nous, pour notre mission perdue dans la taïga. Le disque en gomme-laque tournait et sifflait, et tournait aussi la souche remontée comme un ressort bien tendu pour tous ses trois cents sillons, tous ses trois cents ans…

**Hannah Arendt, *Le totalitarisme,* 1951**

*Le totalitarisme au pouvoir, III, Domination totale*

Gallimard, Quarto

pp. 782-783

Les camps de concentration et d'extermination des régimes totalitaires servent de laboratoires où la conviction fondamentale du totali­tarisme que tout est possible se vérifie. En comparaison de celle-ci, toutes les autres expériences sont secondaires – y compris celles qui touchent au domaine médical et dont les horreurs figurent en détail dans les minutes des procès intentés aux médecins du IIIe Reich – bien qu'il soit caractéristique que ces laboratoires aient été utilisés pour des expériences de toutes sortes.

La domination totale, qui s'efforce d'organiser la pluralité et la différenciation infinies des êtres humains comme si l'humanité entière ne formait qu'un seul individu, n'est possible que si tout le monde sans exception peut être réduit à une identité immuable de réactions : ainsi, chacun de ces ensembles de réactions peut à volonté être changé pour n'importe quel autre. Le problème est de fabriquer quelque chose qui n'existe pas, à savoir une sorte d'espèce humaine qui ressemble aux autres espèces animales et dont la seule « liberté » consisterait à « préserver l'espèce ». La domination totalitaire essaie d'atteindre ce but de deux manières à la fois : par l'endoctrinement idéologique des formations d'élite, et par la terreur absolue dans les camps ; et les atrocités pour lesquelles les formations d'élite sont utilisées sans merci deviennent, en somme, l'application pratique de l'endoctrinement idéologique – le banc d'essai où ce dernier doit faire ses preuves – tandis que l'effroyable spectacle des camps eux-mêmes est censé fournir la vérification « théorique » de l'idéologie.

Les camps ne sont pas seulement destinés à l'extermination des gens et à la dégradation des êtres humains : ils servent aussi à l'horrible expé­rience qui consiste à éliminer, dans des conditions scientifiquement contrôlées, la spontanéité elle-même en tant qu'expression du compor­tement humain et à transformer la personnalité humaine en une simple chose, en quelque chose que même les animaux ne sont pas ; car le chien de Pavlov qui, comme on sait, était dressé à manger, non quand il avait faim, mais quand une sonnette retentissait, était un animal dénaturé.

Dans des circonstances normales, ce projet ne peut jamais être accompli parce que la spontanéité ne peut jamais être entièrement éli­minée dans la mesure où ce n'est pas seulement à la liberté humaine mais à la vie elle-même qu'elle est liée, dans le sens d'un simple main­tien en vie. C'est seulement dans les camps de concentration qu'une telle expérience est tant soit peu possible, et donc ils ne sont pas seu­lement *« la société la plus totalitaire encore réalisée »* (David Rousset), mais aussi l'idéal social exemplaire de la domination totale en géné­ral. Comme la stabilité du régime totalitaire dépend de l'isolement du monde fictif du mouvement par rapport au monde extérieur, l'expérience de domination totale menée dans les camps de concentration dépend de leur soustraction de ces derniers au monde de tous les autres, le monde des vivants en général, même du monde extérieur constitué par un pays où règne le totalitarisme.

pp. 786-787

Ce qui heurte le sens commun, ce n'est pas le principe nihiliste du « tout est permis » que l'on trouvait déjà au XIXème siècle dans la concep­tion utilitaire du sens commun. Ce que le sens commun et « les gens normaux » refusent de croire, c'est que tout est possible. Nous essayons de comprendre des faits, dans le présent ou dans l'expérience remémorée, qui dépassent tout simplement nos facultés de compréhension. Nous essayons de classer dans la rubrique du crime ce qu'aucune catégorie de ce genre, selon nous, ne fut jamais destinée à couvrir. Quelle est la signification de la notion de meurtre lorsque nous nous trouvons en face de la production massive de cadavres ? Nous essayons de comprendre du point de vue psychologique le com­portement des détenus des camps de concentration et des SS, alors que nous devons prendre conscience du fait que la psyché peut être détruite sans que l'homme soit, pour autant, physiquement détruit ; que, dans certaines circonstances, la psyché, le caractère et l'individualité ne semblent assurément se manifester que par la rapidité ou la lenteur avec lesquelles ils se désintègrent. Cela aboutit en tout cas à l'apparition d'hommes sans âmes, c'est-à-dire d'hommes dont on dont on ne peut plus comprendre la psychologie, dont le retour au monde humain intelligible, soit psychologiquement, soit de toute autre manière, ressemble de près à la résurrection de Lazare.

p. 807

Si nous prenons au sérieux les aspirations totalitaires et si nous refusons de nous laisser abuser par ce qu'affirme à leur propos le sens commun – qu'elles sont utopiques, irréalisables –, il apparaît que la société de la mort instituée dans les camps est la seule forme de société où il soit possible de dominer entièrement l'homme. Ceux qui aspirent à la domination totale doivent liquider toute spontanéité, telle que ne manquera pas de la faire surgir la simple existence de l'individualité ; ils doivent les traquer toutes deux jusque dans leurs formes les plus intimes, si apolitiques et inoffensives qu'elles puissent paraître. Le chien de Pavlov, l'échantillon humain réduit aux plus élémentaires réactions, le faisceau de réactions auquel peut toujours être substitué un autre faisceau de réactions déterminant exactement le même genre de comportement, est le « citoyen » modèle d'un État totalitaire ; et un tel citoyen ne peut qu'être imparfaitement produit en dehors des camps.

L'inutilité des camps, l'aveu cynique de leur anti-utilité, ne sont qu'une apparence. En réalité ils sont plus utiles à la sauvegarde du pouvoir du régime qu'aucune de ses autres institutions. Sans les camps de concentration, sans la peur mal définie qu'ils inspirent, sans l'entraî­nement fort bien défini qu'ils offrent en matière de domination totalitaire (nulle part ailleurs on ne pourrait en éprouver pleinement toutes les possibilités les plus radicales), un État totalitaire ne pourrait jamais inspirer le fanatisme aux troupes qui en sont le noyau, ni main­tenir un peuple tout entier en complète apathie. Les dominants et les dominés ne retomberaient que trop vite dans « la vieille routine bourgeoise » ; après les « excès » de la jeunesse, ils succomberaient au poids de la vie quotidienne et de ses lois humaines ; bref, ils évolueraient dans la direction que tous les observateurs, encouragés par le sens commun, aimaient tant à prédire. L'erreur tragique de toutes ces prophéties, qui prirent naissance en un monde encore en sécurité, était de supposer l'existence d'une nature humaine unique et inaltérable ; elle était d'identifier cette nature humaine à l'histoire, et d'en conclure que la domination totale était non seulement inhumaine mais encore irréaliste. Entre-temps, nous avons appris que le pouvoir de l'homme est si grand qu'il peut réellement devenir ce qu'il désire être.

p. 811

Jusqu’à présent, la croyance totalitaire que tout est possible semble n’avoir prouvé qu’une seule chose, à savoir : que tout peut être détruit. Néanmoins, en s’efforçant de prouver que tout est possible, les régimes totalitaires ont découvert sans le savoir l’existence de crimes que les hommes ne peuvent ni punir ni pardonner. En devenant possible, l’impossible devient le mal absolu, impunissable autant qu’impardonnable, celui que ne pouvaient plus expliquer les viles motivations de l’intérêt personnel, de la culpabilité, de la convoitise, du ressentiment, de l’appétit de puissance et de la couardise ; celui, par conséquent, que la colère ne pouvait venger, que l’amour ne pouvait endurer, ni l’amitié pardonner. De même que les victimes, dans les usines de la mort ou dans les oubliettes, ne sont plus « humaines » aux yeux de leurs bourreaux, de même, cette espèce entièrement nouvelle de criminels est au-delà des limites où la solidarité humaine peut s’exercer dans le crime.

C’est un trait inhérent de toute notre tradition philosophique que nous ne pouvons pas concevoir un « mal radical » : cela est vrai aussi bien pour la théologie chrétienne qui attribuait au diable lui-même une origine céleste, que pour Kant, le seul philosophe qui, dans l’expression qu’il forgea à cet effet, dut avoir au moins soupçonné l’existence d’un tel mal, quand bien même il s’empressa de le rationaliser par le concept d’une « volonté perverse », explicable à partir de mobiles intelligibles. Ainsi, nous n’avons, en fait, rien à quoi nous référer pour comprendre un phénomène qui ne cesse de nous confronter à une réalité accablante, et qui brise toutes les normes connues de nous. Une seule chose semble claire : le mal radical est, peut-on dire, apparu en liaison avec un système où tous les hommes sont, au même titre, devenus superflus. Les manipulateurs de ce système sont autant convaincus de leur propre superfluité que de celle des autres, et les meurtriers totalitaires sont d’autant plus dangereux qu’ils se moquent d’être eux-mêmes vivants ou morts, d’avoir jamais vécu ou de n’être jamais nés.

Isaak Brodsky, *Portrait de Staline*, huile sur toile, 1933

**Ossip MANDELSTAM, *Tristia et autres poèmes,* 1975**

***Distiques sur Staline[[1]](#footnote-1)***

Nous vivons sans sentir sous nos pieds de pays,

Et l’on ne parle plus que dans un chuchotis,

Si jamais l’on rencontre l’ombre d’un bavard

On parle du Kremlin et du fier montagnard.

Il a les doigts épais et gras comme des vers

Et des mots d’un quintal précis comme des fers.

Quand sa moustache rit, on dirait des cafards,

Ses grosses bottes sont pareilles à des phares.

Les chefs grouillent autour de lui – la nuque frêle.

 Lui, parmi ces nabots, se joue de tant de zèle.

L’un siffle, un autre miaule, un autre encore geint –

Lui seul pointe l’index, lui seul tape du poing.

Il forge des chaînes, décret après décret…

Dans les cieux, dans le front, le ventre et le portrait.

De tout supplice sa lippe se régale

Le Géorgien a le torse martial.

*Novembre 1933*

« Cahiers de Voronèje »

1935-1937

Des monticules de têtes humaines s'étendent au loin,

Et moi, là-bas, je deviens si petit que j'échappe aux regards,

Mais dans les livres souriants, dans les jeux des enfants,

Je vais ressusciter pour dire que le soleil brille.

*1936-1937*

Non je ne suis pas mort, je ne suis pas seul,

Tant qu'avec ma compagne-mendiante

Je savoure l'immensité des plaines,

Et la brume, et la faim, et la tempête.

Dans la splendide pauvreté, dans la somptueuse misère,

Je vis seul, satisfait et serein,

Ces jours et ces nuits sont bénis

Et le travail mélodieux est innocent.

Malheureux celui qu'un aboiement épouvante

Comme son ombre et que fauche le vent,

 Misérable celui qui à demi vivant

Demande à son ombre la charité.

*Janvier* 1937, *Voronèje*

**Nadejda Mandelstam, *Contre tout espoir*, 1972**

« L’annonciateur d’une vie nouvelle »

L’intelligentsia russe possède un signe particulier, que ne connaît sans doute pas I ‘occident. Parmi les professeurs de langues occidentales que j'ai connus dans les collèges de province, je n'ai rencontré qu'une seule fois une vraie intellectuelle. Elle était de Tchernovits et s'appelait Martha. Elle m'avait demandé, très surprise, pourquoi les étudiants qui cherchaient le bien et la vérité étaient toujours passionnés de poésie. C'est ainsi en effet, et c'est un phénomène qui est particulier à la Russie. Mandelstam m'avait demandé un jour (ou, plus exactement, il s’était demandé) ce qui faisait d’un homme un intellectuel. Il n'avait pas employé le mot lui-même, car en ces années-là il était dévalorisé, et par la suite, les éléments bureaucratiques des professions dites libérales se l’approprièrent. Mais c'était bien ce qu'il voulait dire. « Est-ce l’université ? demandait-il. Non. Les lycées ? Non. Quoi donc alors ? Peut-être l'attitude envers la littérature ? Oui, mais pas uniquement. » Et c'est alors qu’il proposa comme signe déterminant l’attitude de l’homme envers la poésie. Chez nous la poésie joue un rôle particulier. Elle éveille les hommes et forme leur conscience. La naissance de notre nouvelle intelligentsia va de pair avec un penchant sans précédent pour la poésie. Celle-ci stimule la conscience et la pensée. Pourquoi est-ce ainsi, je n'en sais rien, mais c'est un fait.

Mon ami l'amateur de Blok, dont il nourrit son pessimisme, fut le premier annonciateur de la renaissance de l’intelligentsia : celle-ci s'éveille en copiant et en lisant des poèmes. Mais le pessimisme de mon ami n'est pas justifié. La poésie remplit sa tâche, tout a été mis en mouvement, et la pensée vit. Les gardiens de la flamme se cachaient dans des trous sombres, mais la flamme n’est pas éteinte. Elle brûle toujours.

« La date de la mort de Mandelstam »

On a même écrit des nouvelles racontant la mort de Man­delstam. Celle de Chalamov est un hommage rendu par un artiste à son frère de malheur, Elle se borne à des réflexions sur la mort de Mandelstam et sur ce qu'il a dû éprouver à ce moment-là. Mais il y a également des récits qui prétendent être authentiques et sont ornés d'une multitude de détails. L'un d'entre eux déclare que Mandelstam est mort sur le bateau qui l'emmenait sur la Kolyma, et décrit par le menu la façon dont on l'a jeté dans l'océan. Le meurtre de Mandelstam par des criminels de droit commun et le récit prétendant qu'il lisait Pétrarque à la lueur d'un feu de bois sont également du domaine de la légende. Cette dernière histoire a été crue par beaucoup de gens, du fait de son caractère « poétique ».

Il y a aussi des histoires de style « réaliste », avec participation obligatoire de condamnés de droit commun. L'une des plus élaborées appartient au poète R. Une nuit, raconte-t-il, on frappa à la porte de sa baraque pour réclamer « le poète ». R. fut effrayé à la vue de ses visiteurs nocturnes, mais il apparut qu'ils n'avaient pas de mauvaises intentions et qu'ils étaient venus le chercher uniquement pour qu'il se rende au chevet d'un autre poète mourant. R. trouva le moribond, c’est-à-dire Mandelstam, dans une baraque, allongé sur son lit de planches. Il délirait ou était inconscient, mais à la vue de R. il reprit immédiatement ses esprits, et ils parlèrent toute la nuit. Au matin, Mandelstam mourut et R.lui ferma les yeux. Le récit ne mentionne aucune date, mais l'indication du lieu est correcte : le camp de transit de Vtoraïa Retchka, près de Vladivostok. Cette histoire m'a été rapportée par Sloutski qui m'a donné l'adresse de R., mais celui-ci n'a pas répondu à la lettre que je lui ai envoyée.

Tous mes informateurs étaient des gens bien intentionnés.

**L’HUMANITE EN QUESTION**

HISTOIRE ET VIOLENCE

**LES CAMPS**

**Parcours : Le Goulag :**

Chalamov, *Récits de la Kolyma*, 1965

* « Tâche individuelle »
* « Maxime »

Ossip Mandelstam, *Tristia et autres poèmes*, 1975

* « Distique à Staline », 1933
* « Cahiers de Voronèje », 1935-1937

 Nadejda Mandelstam, *Contre tout espoir*, 1972

**Document :**

À Magadan, sur les dernières traces des goulags russes, France 24, 2015

<https://www.youtube.com/watch?v=ZDqaOlzOFxQ>

**Lecture :**

Marguerite Duras, *La Douleur*, 1985

**Le terrorisme révolutionnaire**

**Albert Camus – Simone Weil – Hannah Arendt**

**Albert CAMUS*, Les Justes,* 1949**

EXTRAIT 1- Acte I

**KALIAYEV** Je suis triste. J'ai besoin d'être aimé de vous tous. J'ai tout quitté pour l'Organisation. Comment supporter que mes frères se détournent de moi ? Quelquefois, j'ai l'impression qu'ils ne me comprennent pas. Est-ce ma faute ? Je suis maladroit, je le sais...

**DORA** Ils t'aiment et te comprennent. Stepan est différent.

**KALIAYEV** Non. Je sais ce qu'il pense. Schweitzer le disait déjà : « Trop extraordinaire pour être révolutionnaire. » Je voudrais leur expliquer que je ne suis pas extraordinaire. Ils me trouvent un peu fou, trop spontané. Pourtant, je crois comme eux à l'idée. Comme eux, je veux me sacrifier. Moi aussi, je puis être adroit, taciturne, dissimulé, efficace. Seulement, la vie continue de me paraître merveilleuse. J'aime la beauté, le bonheur ! C'est pour cela que je hais le despotisme. Comment leur expliquer ? La révolution, bien sûr ! Mais la révolution pour la vie, pour donner une chance à la vie, tu comprends ?

**DORA**, avec élan. Oui... (*Plus bas, après un silence*.) Et pourtant, nous allons donner la mort.

**KALIAYEV** Qui, nous ?... Ah, tu veux dire... Ce n'est pas la même chose. Oh non ! ce n'est pas la même chose. Et puis, nous tuons pour bâtir un monde où plus jamais personne ne tuera ! Nous acceptons d'être criminels pour que la terre se couvre enfin d'innocents.

**DORA** Et si cela n'était pas ?

**KALIAYEV** Tais-toi, tu sais bien que c'est impossible. Stepan aurait raison alors. Et il faudrait cracher à la figure de la beauté.

**DORA** Je suis plus vieille que toi dans l'Organisation. Je sais que rien n'est simple. Mais tu as la foi... Nous avons tous besoin de foi.

**KALIAYEV** La foi ? Non. Un seul l'avait.

**DORA** Tu as la force de l'âme. Et tu écarteras tout pour aller jusqu'au bout. Pourquoi as-tu demandé à lancer la première bombe ?

**KALIAYEV** Peut-on parler de l'action terroriste sans y prendre part ?

**DORA** Non.

**KALIAYEV** Il faut être au premier rang.

**DORA**, qui semble réfléchir. Oui. Il y a le premier rang et il y a le dernier moment. Nous devons y penser. Là est le courage, l'exaltation dont nous avons besoin... dont tu as besoin.

EXTRAIT 2 – ACTE IV

**KALIAYEV,** éclatant. Ma personne est au-dessus de vous et de vos maîtres. Vous pouvez me tuer, non me juger. Je sais où vous voulez en venir. Vous cherchez un point faible et vous attendez de moi une attitude honteuse, des larmes et du repentir. Vous n'obtiendrez rien. Ce que je suis ne vous concerne pas. Ce qui vous concerne, c'est notre haine, la mienne et celle de mes frères. Elle est à votre service.

**SKOURATOV** La haine ? Encore une idée. Ce qui n'est pas une idée, c'est le meurtre. Et ses conséquences, naturellement. Je veux dire le repentir et le châtiment. Là, nous sommes au centre. C'est pour cela d'ailleurs que je me suis fait policier. Pour être au centre des choses. Mais vous n'aimez pas les confidences. (*Un temps. Il avance lentement vers lui*.) Tout ce que je voulais dire, c'est que vous ne devriez pas faire semblant d'oublier la tête du grand-duc. Si vous en teniez compte, l'idée ne vous servirait plus de rien. Vous auriez honte, par exemple, au lieu d'être fier de ce que vous avez fait. Et à partir du moment où vous aurez honte, vous souhaiterez de vivre pour réparer. Le plus important est que vous décidiez de vivre.

**KALIAYEV** Et si je le décidais ?

**SKOURATOV** La grâce pour vous et vos camarades.

**KALIAYEV** Les avez-vous arrêtés ?

**SKOURATOV** Non. Justement. Mais si vous décidez de vivre, nous les arrêterons.

**KALIAYEV** Ai-je bien compris ?

**SKOURATOV** Sûrement. Ne vous fâchez pas encore. Réfléchissez. Du point de vue de l'idée, vous ne pouvez pas les livrer. Du point de vue de l'évidence, au contraire, c'est un service à leur rendre. Vous leur éviterez de nouveaux ennuis et, du même coup, vous les arracherez à la potence. Par-dessus tout, vous obtenez la paix du cœur. À bien des points de vue, c'est une affaire en or.

*Kaliayev se tait.*

**SKOURATOV** Alors ?

**KALIAYEV** Mes frères vous répondront avant peu.

**SKOURATOV** Encore un crime ! Décidément, c'est une vocation. Allons, ma mission est terminée. Mon cœur est triste. Mais je vois bien que vous tenez à vos idées. Je ne puis vous en séparer.

**KALIAYIEV** Vous ne pouvez me séparer de mes frères.

**SKOURATOV** Au revoir. (*Il fait mine de sortit, et, se retournant*.) Pourquoi, en ce cas, avez-vous épargné la grande-duchesse et ses neveux ?

**KALIAYEV** Qui vous l'a dit ?

**SKOURATOV** Votre informateur nous informait aussi. En partie, du moins... Mais pourquoi les avez-vous épargnés ?

**KALIAYEV** Ceci ne vous concerne pas.

**SKOURATOV**, *riant.* Vous croyez ? Je vais vous dire pourquoi. Une idée peut tuer un grand-duc, mais elle arrive difficilement à tuer des enfants. Voilà ce que vous avez découvert. Alors, une question se pose : si l'idée n'arrive pas à tuer les enfants, mérite-t-elle qu'on tue un grand-duc ?

*Kaliayev a un geste.*

EXTRAIT 3- ACTE IV, FIN DE LA PIECE.

**STEPAN** Le père Florenski est venu lui présenter le crucifix. Il a refusé de l'embrasser. Et il a déclaré : « Je vous ai déjà dit que j'en ai fini avec la vie et que je suis en règle avec la mort. »

**DORA** Comment était sa voix ?

**STEPAN** La même exactement. Moins la fièvre et l'impatience que vous lui connaissez.

**DORA** Avait-il l'air heureux ?

**ANNENKOV** Tu es folle ?

**DORA** Oui, oui, j'en suis sûre, il avait l'air heureux. Car ce serait trop injuste qu'ayant refusé d'être heureux dans la vie pour mieux se préparer au sacrifice, il n'ait pas reçu le bonheur en même temps que la mort. Il était heureux et il a marché calmement à la potence, n'est-ce pas ?

**STEPAN** Il a marché. On chantait sur le fleuve en contrebas, avec un accordéon. Des chiens ont aboyé à ce moment.

**DORA** C'est alors qu'il est monté...

**STEPAN** Il est monté. Il s'est enfoncé dans la nuit. On a vu vaguement le linceul dont le bourreau l'a recouvert tout entier.

**DORA** Et puis, et puis...

**STEPAN** Des bruits sourds.

**DORA** Des bruits sourds. Yanek ! Et ensuite...

*Stepan se tait.*

**DORA**, avec violence. Ensuite, te dis-je. (*Stepan se tait*.) Parle, Alexis. Ensuite?

**VOINOV** Un bruit terrible.

**DORA** Aah. (*Elle se jette contre le mur.)*

*Stepan détourne la tête.* Annenkov, sans une expression, pleure. Dora se retourne, elle les regarde, adossée au mur.

**DORA,** *d'une voix changée, égarée*. Ne pleurez pas. Non, non, ne pleurez pas ! Vous voyez bien que c'est le jour de la justification. Quelque chose s'élève à cette heure qui est notre témoignage à nous autres révoltés : Yanek n'est plus un meurtrier. Un bruit terrible ! Il a suffi d'un bruit terrible et le voilà retourné à la joie de l'enfance. Vous souvenez-vous de son rire ? Il riait sans raison parfois. Comme il était jeune ! Il doit rire maintenant. Il doit rire, la face contre la terre !

*Elle va vers Annenkov.*

**DORA** Boria, tu es mon frère ? Tu as dit que tu m'aiderais ?

**ANNENKOV** Oui.

**DORA** Alors, fais cela pour moi. Donne-moi la bombe.

*Annenkov la regarde.*

**DORA** Oui, la prochaine fois. Je veux la lancer. Je veux être la première à la lancer.

**ANNENKOV** Tu sais bien que nous ne voulons pas de femmes au premier rang.

**DORA,** dans un cri. Suis-je une femme, maintenant ?

*Ils la regardent. Silence.*

**VOINOV**, *doucement.* Accepte, Boria.

**STEPAN** Oui, accepte.

**ANNENKOV** C'était ton tour, Stepan.

**STEPAN**, *regardant Dora*. Accepte. Elle me ressemble, maintenant.

**DORA** Tu me la donneras, n'est-ce pas ? Je la lancerai. Et plus tard, dans une nuit froide...

**ANNENKOV** Oui, Dora.

**DORA**, *elle pleure.* Yanek ! Une nuit froide, et la même corde ! Tout sera plus facile maintenant.

Rideau.

**Simone Weil, *Réflexions sur la guerre*, 1933**

Tant d’incertitude et d’obscurité peut surprendre et doit faire honte, si l’on songe qu’il s’agit d’un phénomène qui, avec son cortège de préparatifs, de réparations, de nouveaux préparatifs, semble, eu égard à toutes les conséquences morales et matérielles qu’il entraîne, dominer notre époque et en constituer le fait caractéristique. Le surprenant serait pourtant qu’on fût arrivé à mieux en On ne peut parler de guerre en général que par abstraction ; la guerre moderne diffère absolument de tout ce que l’on désignait par ce nom sous les régimes antérieurs. D’une part, la guerre ne fait que prolonger cette autre guerre qui a nom concurrence, et qui fait de la production elle-même une simple forme de la lutte pour la domination ; d’autre part, toute la vie économique est présentement orientée vers une guerre à venir. Dans ce mélange inextricable du militaire et de l’économique, où les armes sont mises au service de la concurrence et la production au service de la guerre, la guerre ne fait que reproduire les rapports sociaux qui constituent la structure même du régime, mais à un degré beaucoup plus aigu. Marx a montré avec force que le mode moderne de la production se définit par la subordination des travailleurs aux instruments du travail, instruments dont disposent ceux qui ne travaillent pas ; et comment la concurrence, ne connaissant d’autre arme que l’exploitation des ouvriers, se transforme en une lutte de chaque patron contre ses propres ouvriers, et, en dernière analyse, de l’ensemble des patrons contre l’ensemble des ouvriers. De même la guerre, de nos jours, se définit par la subordination des combattants aux instruments de combat ; et les armements, véritables héros des guerres modernes, sont, ainsi que les hommes voués à leur service, dirigés par ceux qui ne combattent pas. Comme cet appareil de direction n’a pas d’autre moyen de battre l’ennemi que d’envoyer par contrainte ses propres soldats à la mort, la guerre d’un État contre un autre État se transforme aussitôt en guerre de l’appareil étatique et militaire contre sa propre armée ; et la guerre apparaît finalement comme une guerre menée par l’ensemble des appareils d’État et des États-majors contre l’ensemble des hommes valides en âge de porter les armes. Seulement, alors que les machines n’arrachent aux travailleurs que leur force de travail, alors que les patrons n’ont d’autre moyen de contrainte que le renvoi, moyen émoussé par la possibilité pour le travailleur de choisir entre les différents patrons, chaque soldat est contraint de sacrifier sa vie elle-même aux exigences de l’outillage militaire, et il y est contraint par la menace d’exécution sans jugement que le pouvoir d’État suspend sans cesse sur sa tête. Dès lors il importe peu que la guerre soit défensive ou offensive, impérialiste ou nationale ; tout État en guerre est contraint d’employer cette méthode, du moment que l’ennemi l’emploie. La grande erreur de presque toutes les études concernant la guerre, erreur dans laquelle sont tombés notamment tous les socialistes, est de considérer la guerre comme un épisode de la politique extérieure, alors qu’elle constitue avant tout un fait de politique intérieure, et le plus atroce de tous. Il ne s’agit pas ici de considérations sentimentales, ou d’un respect superstitieux de la vie humaine ; il s’agit d’une remarque bien simple, à savoir que le massacre est la forme la plus radicale de l’oppression ; et les soldats ne s’exposent pas à la mort, ils sont envoyés au massacre. Comme un appareil oppressif, une fois constitué, demeure jusqu’à ce qu’on le brise, toute guerre qui fait peser un appareil chargé de diriger les manœuvres stratégiques sur les masses que l’on contraint à servir de masses de manœuvre doit être considérée, même si elle est menée par des révolutionnaires, comme un facteur de réaction. Quant à la portée extérieure d’une telle guerre, elle est déterminée par les rapports politiques établis à l’intérieur ; des armes maniées par un appareil d’État souverain ne peuvent apporter la liberté à personne.

**Hannah Arendt, *Sur la violence,* 1969**

*Du mensonge à la violence, Agora, Calmann-Lévy*

p. 106

Du fait que la violence – distincte du pouvoir, de la force ou de la puissance – exige toujours des *instruments* (comme Engels l’avait autrefois souligné), la révolution technologique, révolution dans la fabrication des outils, a revêtu une importance particulière dans le domaine militaire. L’action violente est elle-même inséparable du complexe des moyens et des fins, dont la principale caractéristique, s’agissant de l’homme, a toujours été que les moyens tendent à prendre une importance disproportionnée par rapport à la fin qui doit les justifier et qui, à leur défaut, ne peut être atteinte. Du fait qu’il est impossible de prédire valablement quelle peut être la fin d’une action humaine, en tant qu’entité distincte de ses moyens de réalisation, les moyens que l’on utilise pour atteindre des objectifs politiques revêtent le plus souvent une importance plus grande pour la construction d’un monde futur que les objectifs poursuivis.

p. 144-146

Ces caractères, dans le contexte de cet ouvrage, peuvent se définir de la façon suivante :

*Le* *pouvoir* correspond à l'aptitude de l'homme à agir, et à agir de façon concertée. Le pouvoir n'est jamais une propriété individuelle ; il appartient à un groupe et continue à lui appartenir aussi longtemps que ce groupe n'est pas divisé. Lorsque nous déclarons que quelqu'un est « au pouvoir », nous entendons par là qu'il a reçu d'un certain nombre de personnes le pouvoir d'agir en leur nom. Lorsque le groupe d'où le pouvoir émanait à l'origine se dissout (*potestas in populo* - s'il n'y a pas de peuple ou de groupe, il ne saurait y avoir de pouvoir) son « pouvoir » se dissipe également. Dans le langage courant, lorsqu'il nous arrive de parler du « pouvoir d'un homme », du « pouvoir d'une personnalité », nous conférons déjà au mot « pouvoir » un sens métaphorique : nous faisons en fait, et sans métaphore, allusion à sa « puissance ».

*La* *puissance* désigne sans équivoque un élément caractéristique d'une entité individuelle ; elle est la propriété d'un objet ou d'une personne et fait partie de sa nature ; elle peut se manifester dans une relation avec diverses personnes ou choses, mais elle en demeure essentiellement distincte. La plus puissante individualité pourra toujours être accablée par le nombre, par tous ceux qui peuvent s'unir dans l'unique but d'abattre cette puissance, à cause justement de sa nature indépendante et singulière. L'hostilité presque instinctive du nombre à l'égard de l'homme seul a toujours été attribuée, de Platon jusqu'à Nietzsche, au ressentiment, à l'envie qu'éprouve le faible à l'égard du fort, mais cette explication psychologique ne va pas au fond des choses. Cette hostilité est inséparable de la nature même du groupe, et du pouvoir qu'il possède de s'attaquer à l'autonomie qui constitue la caractéristique même de la puissance individuelle.

*La* *force*, terme que le langage courant utilise souvent comme synonyme de la violence, particulièrement quand la violence est utilisée comme moyen de contrainte, devrait être réservée, dans cette terminologie, à la désignation des « forces de la nature » ou de celles des « circonstances » (la force des choses), c'est-à-dire à la qualification d'une énergie qui se libère au cours de mouvements physiques ou sociaux.

*L'autorité*, qui désigne le plus impalpable de ces phénomènes, et qui de ce fait est fréquemment l'occasion d'abus de langage!, peut s'appliquer à la personne - on peut parler d'autorité personnelle, par exemple dans les rapports entre parents et enfants, entre professeurs et élèves - ou encore elle peut constituer un attribut des institutions, comme, par exemple, dans le cas du Sénat romain *(auctoritas in senatu)* ou de la hiérarchie de l'Église (un prêtre en état d'ivresse peut valablement donner l'absolution). Sa caractéristique essentielle est que ceux dont l'obéissance est requise la reconnaissent inconditionnellement ; il n'est en ce cas nul besoin de contrainte ou de persuasion. (Un père peut perdre son autorité, soit en battant son fils, soit en acceptant de discuter avec lui, c’est-à-dire soit en se conduisant comme un tyran, soit en le traitant en égal.) L’autorité ne peut se maintenir qu'autant que l'institution ou la personne dont elle émane sont respectées. Le mépris est ainsi le plus grand ennemi de l'autorité, et le rire est pour elle la menace la plus redoutable !

*La violence*, finalement, se distingue, comme nous l'avons vu, par son caractère instrumental. Sous son aspect phénoménologique, elle s'apparente à la puissance, car ses instruments, comme tous les autres outils, sont conçus et utilisés en vue de multiplier la puissance naturelle, jusqu'à ce qu'au dernier stade de leur développement ils soient à même de la remplacer.

Sans doute est-il nécessaire d'ajouter que ces distinctions, tout en n'étant nullement arbitraires, ne correspondent pas, dans le monde réel auquel elles se réfèrent cependant, à des compartiments aux cloisons étanches.

**Boris SAVINKOV, *Souvenirs d’un terroriste*, 1909**

Chapitre I, « Le meurtre de Plehve ».

***Ce passage décrit l’assassinat du ministre Plehve. Le meurtrier Sazonov a connu une grande popularité, Plehve étant considéré comme le responsable du pogrom de Kichinev (1903).***

Kaliaiev avait marché derrière Sazonov observant la distance convenue de quarante pas. Lorsque Sazonov était arrivé au pont du canal Obvodnoï, Kaliaiev avait remarqué qu'il pressait tout à coup l'allure ; et il avait compris que Sazonov apercevait la voiture du ministre. Quand Plehve arriva à la hauteur de Sazo­nov, Kaliaiev était déjà sur le pont d'où il avait assisté à l'explo­sion et avait vu sauter la voiture. Il s'arrêta, indécis. Plehve était-il tué ? Il l'ignorait. Fallait-il lancer la deuxième bombe ? Il l'ignorait. Pendant qu'il restait ainsi sur le pont, des chevaux ensanglantés, traînant des débris de roues, passèrent au galop devant lui. Des gens accouraient de partout. Voyant qu'il n'était resté de la voiture que les roues, Kaliaiev comprit que Plehve était tué. Il tourna alors du côté de la gare de Varsovie et marcha lentement, se dirigeant vers Sikorski. En chemin, un *dvornik[[2]](#footnote-2)* l'arrêta : « Que se passe-t-il là-bas ? - Je ne sais pas. » Le *dvornik* le regarda d'un air soupçonneux : « Comment ça, tu ne sais pas ? - Et comment veux-tu que je le sache ? On dit que c’est un canon qu'on amenait et qui a sauté. » Kaliaiev noya sa bombe dans un étang et, comme convenu, par le train de midi, quitta Pétersbourg pour Kiev. Borichanski avait entendu l'explosion derrière lui. Des éclats de vitres lui étaient retombés sur la tête. Après s'être convaincu que Plehve ne revenait pas sur ses pas, lui aussi noya sa bombe et quitta Pétersbourg. (…)

Vers les dix heures, Sazonov grièvement blessé, avait été transporté à l’hôpital des ouvriers mineurs d’Alexandrov où, en présence du ministre de la Justice Mouraviev, il fut opéré. A l'interrogatoire, suivant les règles de l'Organisation de Combat, il refusa de se nommer et de donner des renseignements.

Plus tard, de sa prison, il nous écrivit :

« Lorsqu'on m'a arrêté, ma figure n'était qu'une seule énorme ecchymose, mes yeux étaient sortis des orbites, j'étais blessé au flanc droit d'une blessure presque mortelle, toute la plante de mon pied gauche était broyée et j'avais deux orteils arrachés. Des agents, se faisant passer pour des médecins, me réveillaient à tout instant, me mettaient dans un état d'agitation inouï, me racontaient des horreurs sur l'explosion, m'accablaient de calom­nies sur" le petit youpin Sikorski". C'était pour moi un sup­plice ...

L'ennemi est misérable, infiniment misérable, et il est dange­reux de tomber blessé entre ses mains. Je veux qu'on le sache.

Adieu, camarades aimés. Mon salut au soleil levant - à la liberté ! »

Puis, quelque temps après :

« Chers frères et camarades !

Mon drame s'est terminé. J'ignore si j'ai tenu jusqu'au bout le rôle que vous m'aviez confié, mais je vous prie de trouver ici l'expression de ma plus profonde gratitude pour votre confiance. Vous m'avez *permis* d'éprouver une satisfaction morale à laquelle rien au monde ne saurait se comparer. Cette satisfaction morale me rendait sourd aux souffrances que j'ai eu à supporter après l'explosion. A peine, après l'opération, étais-je revenu à moi, que je respirais de nouveau librement. C'était donc enfin terminé. J'étais prêt à chanter, à crier de ravissement. Lorsque l'explosion s'est produite, j'ai perdu connaissance. Ayant repris mes sens et ignorant combien grièvement j'étais blessé, j'ai voulu, par le suicide, échapper à la capture. Mais ma main n'avait pas la force nécessaire pour s'emparer du revolver, et j'ai été fait prisonnier. (…)

*Chapitre 2, IV, « Le meurtre du grand-duc Serguei »*

Voici maintenant la version officielle de la mort du grand-duc :

« Le 4 février I905 à Moscou, alors que le grand-duc Sergueï Aleksandrovitch se rendait en voiture du palais Nikolski à la rue Tverskaïa, sur la place du Sénat, à une distance de soixante-cinq pas de la porte Nikolski, un malfaiteur inconnu jeta une bombe dans la voiture de Son Altesse. L'explosion produite par l'écla­tement de cette bombe tua le grand-duc sur place et causa de multiples et graves blessures au cocher Andreï Roudinkine. Le corps du grand-duc fut profondément mutilé : la tête, le cou, la partie supérieure du thorax avec l'épaule et le bras gauche furent arrachés, la cuisse gauche fut fracturée, le fémur fracassé, la jambe et la plante du pied déchiquetées. L'explosion provoquée par le malfaiteur mit en pièces la voiture où se trouvait le grand­-duc, et, dans les parties des bâtiments du palais de Justice et de l'Arsenal jouxtant la porte Nikolski, les vitres des fenêtres furent toutes brisées. »

De la maison d'arrêt Iakimanski, Kaliaiev fut transféré à la prison Boutyrskaïa, dans la tour de Pougatchev. Quelques jours plus tard, la veuve de l'homme qu'il avait tué, la grande­-duchesse Elizaveta Fiodorovna, vint le voir.

Kaliaiev relata par la suite ainsi leur entrevue :

« Nous nous regardions l'un l'autre. Dans les regards que nous échangions, il y avait, je ne le cacherai pas, quelque chose de mystique : nous étions comme deux morts restés parmi les vivants. Moi, par décision du hasard, elle, par la volonté de l'Organisation, par ma volonté, puisque l'Organisation et moi­-même avions délibérément choisi de ne pas faire couler utile­ment le sang.

En regardant la grande-duchesse, je ne pouvais pas ne pas voir sur son visage une expression de gratitude, sinon envers moi, du moins envers le sort qui l'avait épargnée.

- Je vous en prie, dit-elle, prenez en souvenir cette petite icône. Je prierai pour vous.

Je pris l'icône. Ce fut pour moi un symbole de sa gratitude envers le sort qui lui avait conservé la vie, un symbole du repentir de sa conscience pour les crimes du grand-duc - comme si elle reconnaissait ma victoire.

- Ma conscience est sans tache, ai-je répété. Il est très douloureux de penser que je vous ai fait de la peine, mais j’ai agi consciemment, et si au lieu d'une vie j'en avais mille, je les donnerais toutes.

La grande-duchesse se leva pour partir. Moi aussi, je me levais. - Adieu, dis-je. Je le répète encore : il m'est très douloureux de penser que je vous ai fait de la peine, mais j'ai accompli mon devoir, je l'accomplirai jusqu'au bout, et je supporterai tout ce qui m'attend. Je vous dis adieu parce que nous ne nous verrons plus. »

AUTOUR DU PERSONNAGE DE SAVINKOV

Jacques-Francis Rolland*, L’homme qui défia Lénine, Boris Savinkov*, 1989

« Jamais encore je n’avais rencontré un homme aussi incompréhensible et effrayant. En regardant son visage, on était frappé par ses pommettes saillantes et ses yeux tantôt tristes, tantôt cruels, il les fermait de temps en temps. Les paupières étaient lourdes comme celles de "Vii" de Gogol : commença à fréquenter la Rotonde et buvait du "marc" ; il se distinguait des autres habitués du café par sa tenue correcte, celle d'un bourgeois français ; il n'ôtait jamais son chapeau melon. Je me rappelle les rimes qu'il avait l'habitude de répéter, il s'agissait d'un personnage gris, coiffé d'un chapeau melon, assis dans son coin ...

 « Boris Savinkov était un rare conteur, ceux qui l'écoutaient pour la première fois se figuraient qu'il était toujours le terroriste révolutionnaire qu'il avait été jadis, et qu'un jour ou l'autre il se déguiserait en cocher pour filer quelque dignitaire du tsar. » [[3]](#footnote-3)

Ce croquis pris sur le vif est signé IIya Ehrenbourg. Le jeune étuc juif de Kiev, inquiété pour ses « imprudences » politiques (il sympathisait avec les bolcheviks), habitait Paris depuis 1909 ; ses orientations ne l'empêchaient pas de se passionner pour l'affaire Azev et le son romantisme qu'irradiaient les survivants de l'Organisation de Combat. Par l'intermédiaire de Lounatcharski, celui qu'on surnommait alors « Ilya l'hirsute » devint l'ami de l'ex-terroriste toujours strictement rasé et vêtu qui fréquentait le petit monde cosmopolite de Montparnasse où les Russes étaient particulièrement nombreux. Aux « politiques » s'ajoutaient artistes, Larionov, Gontcharova, Soutine, Chagall, Kisling, Kikoine, Archipenko, Zadkine, etc. C'est à la Ruche que Savinkov se lia avec Fernand Léger, Normand costaud aux allures paysannes, et Amedeo Modigliani dont le frère était un dirigeant socialiste italien. Léger s'attablait souvent à la Rotonde aux côtés d'un jeune Suisse, Frédéric Louis Sauser, garçon truculent, un peu mythomane, doté de petits yeux, d'un nez en pied de marmite, de longs cheveux, d'une bouche perpétuellement tordue sur une cigarette. Il se passionna d'autant plus pour les récits de Boris Victorov qu'au moment du meurtre de Plehve il résidait à Saint-Pétersbourg comme stagiaire commercial chez un compatriote horloger, ami de son père. Sauser avait plaqué l'horlogerie au profit de la littérature et publiait poèmes signés « Freddy Sausay ». De bistrot en bistrot, enthousiaste, il amplifiait, brodait, inventait, décrivait Savinkov dans une pâtisserie proche du Kremlin, se levant au bruit de l'explosion qui tuait le grand-duc gagnant la porte avec sa pelisse en s'exclamant : « Quelle époque ! » d’un air offensé ...

Devenu Blaise Cendrars, il écrira *Moravagine* en se souvenant monsieur au melon qui lui faisait comprendre le « subtil mécanisme » des bombes. *« Le comité exécutif central était exclusivement composé de juifs à part Moravagine et un Russe,* W. *Ropchine, le casse-cou, le veinard, le* chef, *le spécialiste qui avait taylorisé toute notre organisation de combat ... (avec) sa volonté de puissance, son goût du risque, son énergie, sa ténacité, sa témérité folle, son audace, sa décision.* » Sauser-Cendrars augmentait ses faibles ressources en rédigeant des textes licencieux pour Guillaume Apollinaire. Le « nègre » fit connaître le fameux Ropchine à son employeur et le journaliste Henri Danjou entendit fréquemment l'auteur *d'Alcools,* corpulent et cérémonieux, présenter Savinkov : « Notre ami l'assassin ».

**HISTOIRE ET VIOLENCE**

AUTOUR DES JUSTES DE CAMUS

**Parcours :**

Albert Camus, *Les Justes*, 1949

Documents d’accompagnement :

Boris Savinkov, *Souvenirs d’un terroriste*, 1909

Jacques-Francis Rolland, *L’homme qui défia Lénine, Boris Savinkov*, 1989

**Lectures :**

Joseph Conrad, *Sous les yeux de l’occident*, 1911 (attentat contre Plehve)

Blaise Cendrars, *Moravagin*e, 1926

Boris Savinkov, *Le cheval blême*, 1908

Boris Savinkov, *Ce qui ne fut pas*, 1912

**La guerre d’Espagne**

**Georges Bernanos – Simone Weil**

**Georges BERNANOS, *Les grands cimetières sous la lune*, 1938**

EXTRAIT 1

Il y a les hommes ? Qu’importent les hommes si leur sacrifice est vain. Il y a les intentions. Qu’importent si les mauvaises annulent les bonnes, et si les bonnes, partagées entre les deux camps ennemis, s’opposent entre elles, et finalement se dévorent ? La patrie est une idée sainte. Mais quand vous aurez assez longtemps, au nom de la patrie, semé la morve et le typhus, que restera-t-il de la patrie et du patriotisme, imbéciles !...

La guerre d’Espagne est un charnier. C’est le charnier des principes vrais et faux, des bonnes intentions et des mauvaises. Lorsqu’elles auront cuit ensemble dans le sang et la boue, vous verrez ce qu’elles seront devenues, vous verrez quelle soupe vous avez trempée. S’il est un spectacle digne de compassion, c’est bien celui de ces malheureux accroupis depuis des mois autour de la marmite à sorcière et piquant de la fourchette, chacun vantant son morceau — républicains, démocrates, fascistes ou antifascistes, cléricaux ou anticléricaux, pauvres gens, pauvres diables. A votre santé !

Deuxième partie, chapitre I.

EXTRAIT 2

Comme la plupart des villes d’Espagne Majorque appartenait aux enfants. Six semaines après l'avènement des croisés militaires, elle semblait leur appartenir davantage, car armés de fusil de bois, pré­cédés d'une c1ique, les joueurs de billes mobilisés défi­laient gravement sur les chaussées désertes. Ils jouent au soldat, me disais-je. Mais lorsque les grands frères reviennent chaque soir d'expéditions mystérieuses, qu'il arrive à tout le monde de rencontrer au coin des chemins, sous les mouches, un cadavre à la tête éclatée, le dos contre le talus et qui porte gravement sur le ventre la moitié de sa cervelle rose, le héros n'est pas le soldat, mais le policier. On vit donc les anciens joueurs de billes devenir gendarmes auxiliaires, échanger leurs fusils de parade contre des matraques de caoutchouc, alourdies d'un peu de plomb. Eh bien ! oui, riez tant que vous voudrez. La terreur est la terreur, et si vous aviez vécu au temps de Maximilien Robespierre, en qualité de suspect, c'est-à-dire de bête à police, pour laquelle la plus vague dénonciation est un péril de mort, vous auriez peut-être frémi au passage des carma­gnoles de treize ans. Je ne tiens d'ailleurs nullement à ébranler vos nerfs, je voudrais simplement vous faire réfléchir car j'ai dû réfléchir moi-même. Je n'ai pas compris du premier coup. Si débarquant à Barcelone, au mois d'août 1936, j'avais vu défiler dans les rues de cette ville une troupe de marmots armés de casse-tête, chantant *l'Internationale,* les mots quime seraient venus aux lèvres auraient été ceux que vous pensez. Au lieu que j'eusse traité d'espiègles les mêmes gosses brandissant les mêmes outils, pourvu qu'ils criassent : « À bas les Rouges ! » plutôt que « À bas les Curés ! *»,* Que voulez-vous ? Nous ne sommes pas maîtres de certains réflexes. Il m'est facile de penser désormais aux uns et aux autres avec une égale pitié. (…)

J'habitai à Majorque un petit village au bord de la mer, et qui n'est d'ailleurs qu'un faubourg de Palma, éloigné de cinq kilomètres. En pleine guerre civile, Porto Pi manquait plutôt d'animation, je dois le dire. Les garçons servaient dans l'une ou l'autre bande, ou ne servaient pas du tout selon le lieu du monde où l'événement les avait surpris, car les Majorquins sont un peuple voyageur. Ceux qui restaient ne se mon­traient plus guère que le dimanche à la messe, suivie naturellement par tous. Je me rappelle ... Je me rap­pelle ... il y avait ce vieux mendiant chargé de la voirie, avec sa drôle de charrette traînée par un fantôme d'âne recouvert d'une peau probablement empruntée à un autre animal de la même espèce, car elle était beaucoup trop grande pour es os. Bien que le fils unique de cet agent municipal eût été tué par les militaires, un caba­retier charitable permettait qu'il couchât dans l'écurie, auprès de la bête singulière. Ma petite fille Dominique les aimait beaucoup tous les deux. Elle a trouvé le matin de Pâques son vieux camarade pendu - entre sa poubelle et son âne -, un matin de Pâques, un triomphal matin de Pâques, plein de mouettes blanches ... Il y avait cette grosse fille si gaie, si complaisante, accueillie par tous, et qui communiait près de moi chaque dimanche. On a vu, un jour, sous son corsage maladroitement entrouvert, la plaque de police - une belle plaque toute neuve ... Et cette cuisinière elle aussi chérie de me gosses, qu'un argousin à face de mauvais prêtre, qui me saluait jusqu'à terre, est venu trouver au réveil. - « Habillez-vous, a-t-il dit. Je reviendrai vous chercher ce soir à 4 heures. » Elle a mis sa robe de soi, noire devenue trop étroite t qui craquait aux coutures. Elle a noué son baluchon, et elle a pleuré tout le jour à gros sanglots, tout cet interminable jour. Je l'ai ren­contrée dans le chemin, trottinant derrière son maître, et elle m'a fait le salut fasciste, misère ! ... misère ! ... Je me rappelle ... Je me rappelle ... »

Troisième partie, chapitre I

EXTRAIT 3

Jeunes gens qui lisez ce livre, que vous l'aimiez ou non, regardez-le avec curiosité. Car ce livre est le témoignage d'un homme libre. Peut-être, avant que vos cheveux n'aient blanchi, l'entreprise paraîtra insensée, d'élever la voix contre les Maîtres. Je dis insensée, non pas héroïque, ni même honorable. Les libertés dont on n'use plus depuis longtemps deviennent ridicules. Un chimiste roumain vient de découvrir, dit-on, un gaz qui mêlé à l’air, même dans des proportions insignifiantes, est capable d'endormir presque aussitôt quiconque le respire. J'imagine très bien les maîtres de demain disposant ainsi dans chaque ville d'une canalisation per­fectionnée d’un tel gaz. Quelques robinets qu’on tourne et la population tout entière plongée dans le sommeil, la police n'aura plus qu'à choisir tranquillement les mécontents, qui se réveilleront sur la chaise électrique. Évidemment, le fou qui prétendrait, dans ces condi­tions, opposer a volonté à la volonté totalitaire n'exciterait plus que la pitié.

Troisième partie, chapitre IV

**Lettre de Simone Weil à Georges Bernanos, 1938**

Monsieur,

Quelque ridicule qu'il y ait à écrire à un écrivain, qui est toujours, par la nature de son métier, inondé de lettres, je ne puis m'empêcher de le faire après avoir lu *Les Grands Cimetières sous la lune*. Non que ce soit la première fois qu'un livre de vous me touche, le *Journal d'un curé de campagne* est à mes yeux le plus beau, du moins de ceux que j'ai lus, et véritablement un grand livre. Mais si j'ai pu aimer d'autres de vos livres, je n'avais aucune raison de vous importuner en vous l'écrivant. Pour le dernier, c'est autre chose ; j'ai eu une expérience qui répond à la vôtre, quoique bien plus brève, moins profonde, située ailleurs et éprouvée, en apparence — en apparence seulement —, dans un tout autre esprit.

Je ne suis pas catholique, bien que, — ce que je vais dire doit sans doute sembler présomptueux à tout catholique, de la part d'un non-catholique, mais je ne puis m'exprimer autrement — bien que rien de catholique, rien de chrétien ne m'ait jamais paru étranger. Je me suis dit parfois que si seulement on affichait aux portes des églises que l'entrée est interdite à quiconque jouit d'un revenu supérieur à telle ou telle somme, peu élevée, je me convertirais aussitôt. Depuis l'enfance, mes sympathies se sont tournées vers les groupements qui se réclamaient des couches méprisées de la hiérarchie sociale, jusqu'à ce que j'aie pris conscience que ces groupements sont de nature à décourager toutes les sympathies. Le dernier qui m'ait inspiré quelque confiance, c'était la CNT espagnole. J'avais un peu voyagé en Espagne — assez peu — avant la guerre civile, mais assez pour ressentir l'amour qu'il est difficile de ne pas éprouver envers ce peuple ; j'avais vu dans le mouvement anarchiste l'expression naturelle de ses grandeurs et de ses tares, de ses aspirations les plus et les moins légitimes. La CNT, la FAI étaient un mélange étonnant, où on admettait n'importe qui, et où, par suite, se coudoyaient l'immoralité, le cynisme, le fanatisme, la cruauté, mais aussi l'amour, l'esprit de fraternité, et surtout la revendication de l'honneur si belle chez les hommes humiliés ; il me semblait que ceux qui venaient là animés par un idéal l'emportaient sur ceux que poussait le goût de la violence et du désordre. En juillet 1936, j'étais à Paris. Je n'aime pas la guerre ; mais ce qui m'a toujours fait le plus horreur dans la guerre, c'est la situation de ceux qui se trouvent à l'arrière. Quand j'ai compris que, malgré mes efforts, je ne pouvais m'empêcher de participer moralement à cette guerre, c'est à dire de souhaiter tous les jours, toutes les heures, la victoire des uns, la défaite des autres, je me suis dit que Paris était pour moi l'arrière, et j'ai pris le train pour Barcelone dans l'intention de m'engager. C'était au début d'août 1936.

Un accident m'a fait abréger par force mon séjour en Espagne. J'ai été quelques jours à Barcelone ; puis en pleine campagne aragonaise, au bord de l'Èbre, à une quinzaine de kilomètres de Saragosse, à l'endroit même où récemment les troupes de Yagüe ont passé l'Èbre ; puis dans le palace de Sitgès transformé en hôpital ; puis de nouveau à Barcelone ; en tout à peu près deux mois. J'ai quitté l'Espagne malgré moi et avec l'intention d'y retourner : par la suite, c'est volontairement que je n'en ai rien fait. Je ne sentais plus aucune nécessité intérieure de participer à une guerre qui n'était plus, comme elle m'avait paru être au début, une guerre de paysans affamés contre les propriétaires terriens et un clergé complice des propriétaires, mais une guerre entre la Russie, l'Allemagne et l'Italie.

J'ai reconnu cette odeur de guerre civile, de sang et de terreur que dégage votre livre ; je l'avais respirée. Je n'ai rien vu ni entendu, je dois le dire, qui atteigne tout à fait l'ignominie de certaines des histoires que vous racontez, ces meurtres de vieux paysans, ces « ballilas » faisant courir des vieillards à coups de matraques. Ce que j'ai entendu suffisait pourtant. J'ai failli assister à l'exécution d'un prêtre ; pendant les minutes d'attente, je me demandais si j'allais regarder simplement, ou me faire fusiller moi—même en essayant d'intervenir ; je ne sais pas encore ce que j'aurais fait si un hasard heureux n'avait empêcher l'exécution.

Combien d'histoires se pressent sous ma plume... Mais ce serait trop long ; à quoi bon ? Une seule suffira. J'étais à Sitgès quand sont revenus, vainqueurs, les miliciens de l'expédition de Majorque. Ils avaient été décimés. Sur quarante jeunes garçons partis de Sitgès, neuf étaient morts. On ne le sut qu'au retour des trente et un autres. La nuit même qui suivit, on fit neuf expéditions punitives, on tua neuf fascistes ou soi-disant tels, dans cette petite ville où, en juillet, il ne s'était rien passé. Parmi ces neuf, un boulanger d'une trentaine d'années, dont le crime était, m'a-t-on dit, d'avoir appartenu à la milice des « somaten » ; son vieux père, dont il était le seul enfant et le seul soutien, devint fou. Une autre encore : en Aragon, un petit groupe international de vingt-deux miliciens de tous pays prit, après un léger engagement, un jeune garçon de quinze ans, qui combattait comme phalangiste. Aussitôt pris, tout tremblant d'avoir vu tuer ses camarades à ses côtés, il dit qu'on l'avait enrôlé de force. On le fouilla, on trouva sur lui une médaille de la Vierge et une carte de phalangiste ; on l'envoya à Durruti, chef de la colonne, qui, après lui avoir exposé pendant une heure les beautés de l'idéal anarchiste, lui donna le choix entre mourir et s'enrôler immédiatement dans les rangs de ceux qui l'avaient fait prisonnier, contre ses camarades de la veille. Durruti donna à l'enfant vingt—quatre heures de réflexion ; au bout de vingt-quatre heures, l'enfant dit non et fut fusillé. Durruti était pourtant à certains égards un homme admirable. La mort de ce petit héros n'a jamais cessé de me peser sur la conscience, bien que je ne l'aie apprise qu'après coup. Ceci encore : dans un village que rouges et blancs avaient pris, perdu, repris, reperdu je ne sais combien de fois, les miliciens rouges, l'ayant repris définitivement, trouvèrent dans les caves une poignée d'êtres hagards, terrifiés et affamés, parmi lesquels trois ou quatre jeunes hommes. Ils raisonnèrent ainsi : si ces jeunes hommes, au lieu d'aller avec nous la dernière fois que nous nous sommes retirés, sont restés et ont attendu les fascistes, c'est qu'ils sont fascistes. Ils les fusillèrent donc immédiatement, puis donnèrent à manger aux autres et se crurent très humains. Une dernière histoire, celle—ci de l'arrière : deux anarchistes me racontèrent une fois comment, avec des camarades, ils avaient pris deux prêtres ; on tua l'un sur place, en présence de l'autre, d'un coup de revolver, puis, on dit à l'autre qu'il pouvait s'en aller. Quand il fut à vingt pas, on l'abattit. Celui qui me racontait l'histoire était très étonné de ne pas me voir rire.

*A Barcelone, on tuait en moyenne, sous forme d'expéditions punitives, une cinquantaine d'hommes par nuit. C'était proportionnellement beaucoup moins qu'à Majorque, puisque Barcelone est une ville de près d'un million d'habitants ; d'ailleurs il s'y était déroulé pendant trois jours une bataille de rues meurtrière. Mais les chiffres ne sont peut-être pas l'essentiel en pareille matière. L'essentiel, c'est l'attitude à l'égard du meurtre. Je n'ai jamais vu, ni parmi les Espagnols, ni même parmi les Français venus soit pour se battre, soit pour se promener — ces derniers le plus souvent des intellectuels ternes et inoffensifs — je n'ai jamais vu personne exprimer même dans l'intimité de la répulsion, du dégoût ou seulement de la désapprobation à l'égard du sang inutilement versé. Vous parlez de la peur. Oui, la peur a eu une part dans ces tueries ; mais là où j'étais, je ne lui ai pas vu la part que vous lui attribuez. Des hommes apparemment courageux — il en est un au moins dont j'ai de mes yeux constaté le courage — au milieu d'un repas plein de camaraderie, racontaient avec un bon sourire fraternel combien ils avaient tué de prêtres ou de « fascistes » — terme très large. J'ai eu le sentiment, pour moi, que lorsque les autorités temporelles et spirituelles ont mis une catégorie d'êtres humains en dehors de ceux dont la vie a un prix, il n'est rien de plus naturel à l'homme que de tuer. Quand on sait qu'il est possible de tuer sans risquer ni châtiment ni blâme, on tue ; ou du moins on entoure de sourires encourageants ceux qui tuent. Si par hasard on éprouve d'abord un peu de dégoût, on le tait et bientôt on l'étouffe de peur de paraître manquer de virilité. Il y a là un entraînement, une ivresse à laquelle il est impossible de résister sans une force d'âme qu'il me faut bien croire exceptionnelle, puisque je ne l'ai rencontré nulle part. J'ai rencontré en revanche des Français paisibles, que jusque-là je ne méprisais pas, qui n'auraient pas eu l'idée d'aller eux-même tuer, mais qui baignaient dans cette atmosphère imprégnée de sang avec un visible plaisir. Pour ceux-là je ne pourrai jamais avoir à l'avenir aucune estime.*

*Une telle atmosphère efface aussitôt le but même de la lutte. Car on ne peut formuler le but qu'en le ramenant au bien public, au bien des hommes — et les hommes sont de nulle valeur. Dans un pays où les pauvres sont, en très grande majorité, des paysans, le mieux-être des paysans doit être un but essentiel pour tout groupement d'extrême gauche ; et cette guerre fut peut-être avant tout, au début, une guerre pour et contre le partage des terres. Eh bien, ces misérables et magnifiques paysans d'Aragon, restés si fiers sous les humiliations, n'étaient même pas pour les miliciens un objet de curiosité. Sans insolences, sans injures, sans brutalité — du moins je n'ai rien vu de tel, et je sais que vol et viol, dans les colonnes anarchistes, étaient passibles de la peine de mort — un abîme séparait les hommes armés de la population désarmée, un abîme tout à fait semblable à celui qui sépare les pauvres et les riches. Cela se sentait à l'attitude toujours un peu humble, soumise, craintive des uns, à l'aisance, la désinvolture, la condescendance des autres.*

*On part en volontaire, avec des idées de sacrifice, et on tombe dans une guerre qui ressemble à une guerre de mercenaires, avec beaucoup de cruautés en plus et le sens des égards dus à l'ennemi en moins. Je pourrais prolonger indéfiniment de telles réflexions, mais il faut se limiter. Depuis que j'ai été en Espagne, que j'entends, que je lis toutes sortes de considérations sur l'Espagne, je ne puis citer personne, hors vous seul, qui, à ma connaissance, ait baigné dans l'atmosphère de la guerre espagnole et y ait résisté. Vous êtes royaliste, disciple de Drumont — que m'importe ? Vous m'êtes plus proche, sans comparaison, que mes camarades des milices d'Aragon — ces camarades que, pourtant, j'aimais.*

*Ce que vous dites du nationalisme, de la guerre, de la politique extérieure française après la guerre m'est également allé au cœur. J'avais dix ans lors du traité de Versailles. Jusque-là j'avais été patriote avec toute l'exaltation des enfants en période de guerre. La volonté d'humilier l'ennemi vaincu, qui déborda partout à ce moment (et dans les années qui suivirent) d'une manière si répugnante, me guérit une fois pour toutes de ce patriotisme naïf. Les humiliations infligées par mon pays me sont plus douloureuses que celles qu'il peut subir. Je crains de vous avoir importuné par une lettre aussi longue. Il ne me reste qu'à vous exprimer ma vive admiration.*

Simone Weil

*p. s. : c'est machinalement que je vous ai mis mon adresse. Car, d'abord, je pense que vous devez avoir mieux à faire que de répondre aux lettres. Et puis je vais passer un ou deux mois en Italie, où une lettre de vous ne me suivrait peut—être pas sans être arrêtée au passage.*

**HISTOIRE ET VIOLENCE**

**Parcours la guerre civile espagnole**

**Textes et extraits proposés :**

George Bernanos, *Les grands cimetières sous la lune*, 1938

Simone Weil, *Lettre à Bernanos*, 1938

**Lectures :**

Hemingway, *Pour qui sonne le glas ?* 1940

George Orwell, *Hommage à la catalogne*, 1936

Malraux, *L’Espoir,* 1937

Arthur Koesler, *Un testament espagnol,* 1937

**Documents complémentaires :**

Henri Cartier-Bresson*, L’Espagne vivra,* **1939** [**https://parcours.cinearchives.org/les-films-espagne-vivra-l-731-64-0-2.html**](https://parcours.cinearchives.org/les-films-espagne-vivra-l-731-64-0-2.html)**?**

*Colonne Durruti*, Anonyme*, 1936* [**https://www.cinearchives.org/catalogue-d-exploitation-colonne-durruti-la-494-95-0-1.html**](https://www.cinearchives.org/catalogue-d-exploitation-colonne-durruti-la-494-95-0-1.html)**?**

Robert Capa**:** [**http://expositions.bnf.fr/capa/arret/1/index.htm**](http://expositions.bnf.fr/capa/arret/1/index.htm)

**L’art au-delà de *Guernica* :**

[**https://cle.ens-lyon.fr/espagnol/civilisation/histoire-espagnole/guerre-civile-et-dictature/les-artistes-sur-le-front-la-guerre-des-images**](https://cle.ens-lyon.fr/espagnol/civilisation/histoire-espagnole/guerre-civile-et-dictature/les-artistes-sur-le-front-la-guerre-des-images)

**Les journaux de l’époque :**

[**https://www.retronews.fr/materiel-pedagogique/2019/03/28/la-guerre-despagne-la-une-1936-1939-une-collection-de-journaux**](https://www.retronews.fr/materiel-pedagogique/2019/03/28/la-guerre-despagne-la-une-1936-1939-une-collection-de-journaux)

**La Retirada - mémorial du camp de Rivesaltes :** [**https://www.memorialcamprivesaltes.eu/ressources/la-retirada**](https://www.memorialcamprivesaltes.eu/ressources/la-retirada)

**Référence historique :**

Antony Beevor, *La guerre d’Espagne***,** 2006

1. Note du traducteur : Titre ajouté par le traducteur. Lu à quelques personnes, ce poème fut la cause immédiate de la première arrestation de Mandelstam en 1934. [↑](#footnote-ref-1)
2. Concierge [↑](#footnote-ref-2)
3. Ilya Ehrenbourg*, Les Années et les Hommes,* 1962 [↑](#footnote-ref-3)